

ENFANCE
magasine > LA REVUE

N° 10
Janvier
2026

Bienveillance et défense des droits de l'enfant

ANNIS

10

Sommaire

page 15

Et les 1 000
premiers jours
des enfants
placés ?

page 5

Les savoirs du bébé
et son interprétation
du monde

page 16

Grandir
avec des droits

page 18

Déni
et inconscient
collectif

page 20

La pédocriminalité :
une monstruosité exceptionnelle
ou un problème
anthropologique de fond ?

page 30

La revue a 10 ans :
récits d'enfance

2, rue des longs prés
92 100 Boulogne-Billancourt
Tél. 0 6 38 105 423
contact@enfance-majuscule.fr
www.enfance-majuscule.fr



Fondatrice :

Simone Chalon

Directrice de publication :

Nicole Emam

Rédactrice en chef :

Patricia Chalon

Secrétaire de rédaction :

Danièle Ikidbachian

Coordinatrice de projets :

Eva Carrion

Conception graphique et
iconographies :

Collectif Au fond à gauche
(B. Charzat, G. Lanneau)

Coordination : Cpe conseil

Imprimerie :

Imprimerie de Champagne

page 49

La co-conception, ingrédient
magique des expositions
pour enfants

page 59

Autonomisation des enfants
dans le périscolaire japonais
à l'heure du repas

page 78

Semaine
des droits de
l'enfant 2025

page 64

Une décennie du regard
d'un éducateur

page 80

Prix média
2025

Éditorial

Dix ans, c'est l'âge des grands anniversaires. Lorsque nous avons lancé ce journal, nous étions portés par une conviction simple : donner une voix, un espace et une force à celles et ceux qui œuvrent chaque jour pour la protection de l'enfance. Dix ans plus tard, ces pages ont accueilli des réflexions, des témoignages, des cris d'alerte et des élans d'espoir. Pour ce numéro spécial, nous avons tendu la plume à celles et ceux qui ont enrichi cette revue, ainsi qu'à celles et ceux qui portent notre association au quotidien. Nous les avons invités à partager en quelques lignes, un petit fragment de leur enfance : « Quand j'étais enfant, j'aurais aimé... ou pas ».

Ces textes sont tendres, doux, drôles, parfois terribles ou douloureux. Ils montrent, chacun à leur manière, combien l'enfance peut être fragile et précieuse. C'est cette fragilité qui nous rappelle que protéger l'enfance n'est jamais une mission accomplie. C'est un horizon qui nous oblige sans cesse. Alors, pour les dix prochaines années, nous choisissons de continuer à interroger, à mobiliser et à rêver ensemble d'un monde où chaque enfant grandit en sécurité et dans la dignité.

Dix ans, et ce n'est qu'un début !

Patricia CHALON

Présidente d'Enfance Majuscule



Les savoirs du bébé et son interprétation du monde

Erika Parlato-Oliveira
Psychanalyste

Il y a, dans la présence du nouveau-né, quelque chose qui défie nos habitudes de penser. On croit souvent qu'il n'est qu'un corps en attente de conscience, un organisme à organiser, une page blanche offerte à nos apprentissages. Pourtant, il suffit d'un regard, d'un souffle, d'un geste minuscule pour que se fissure cette idée. Le bébé, dès les premiers instants, nous observe, nous écoute, nous traduit à sa manière. Il est déjà là, entier, dans sa propre manière de sentir et de comprendre.

I. LE BÉBÉ, UN ÊTRE SURPRENANT

J'aime dire que le bébé est un être d'interprétation. Il perçoit le monde sans le connaître encore, mais il en dégage des lignes, des rythmes, des correspondances. Son regard n'est pas vide : il s'y tisse une première forme d'attention, fragile et insistante, qui cherche déjà la cohérence du vivant. Ses pleurs, ses silences, ses micro-mouvements ne sont pas des signaux bruts, mais les premières phrases d'un dialogue. Le monde se dessine pour lui à travers le corps, dans une logique sensible avant d'être rationnelle.

Le renversement de notre regard est ici essentiel. Tant de siècles de pensée ont placé l'adulte au sommet d'une hiérarchie, reléguant l'enfant du côté du "non encore". Mais lorsque je me laisse atteindre par la vitalité d'un nourrisson, je comprends que cette hiérarchie ne tient pas. Le bébé n'attend pas notre parole pour exister : il la devine, la pressent, l'invente parfois avant nous. C'est nous, adultes, qui devons apprendre à écouter ce langage sans mots, ce flux de sensations, d'émotions et de rythmes qui structure déjà son monde intérieur.

Le bébé surprend parce qu'il nous oblige à reconnaître en lui un sujet — un sujet du langage. Il nous invite à abandonner la tentation du contrôle et à accueillir l'inconnu de son expérience. Ce qu'il vit, ce qu'il sent, ce qu'il essaie de comprendre n'appartient qu'à lui, et pourtant cela nous concerne : car à travers lui, c'est notre propre humanité qui se redécouvre, dans sa forme la plus neuve.

Erika Parlato-Oliveira est également Directrice du BabyLab Cerep-Phymontin. Directrice de thèse à l'Université Paris Cité. Membre de l'ALL. Membre du CRPMS. Vice-présidente de la WAIMH-France. Vice-présidente de l'Association La cause des bébés. Membre du Conseil Scientifique de l'ICE. Membre de la CIPPA. Membre du Collège de Spirale.

II. LE BÉBÉ QUI INTERPRÈTE

Il m'arrive souvent d'observer un nourrisson absorbé dans le vide, les yeux perdus dans une zone sans objet apparent. Beaucoup y verraient une absence, une simple pause du système d'éveil. Mais je crois que, dans ce silence, quelque chose travaille. Le bébé semble rassembler des fragments d'expérience, chercher un fil invisible qui relie ses sensations entre elles. Il interprète.

Interpréter, ce n'est pas seulement comprendre. C'est créer un sens à partir du flux du monde. C'est ce que fait le bébé, dès ses premières heures : il sélectionne, hiérarchise, invente. Son cerveau immature n'est pas un terrain neutre, mais un espace d'anticipation. À chaque nouvelle rencontre, il compare, reconnaît, déduit. Ce qu'il apprend, il le dépose dans le corps, dans le tonus, dans le rythme de sa respiration. Le bébé pense par associations, par contrastes, par rythmes intérieurs.

Cette faculté d'interprétation est ce qui fait de lui un véritable sujet. Elle témoigne de la part d'invention qui se glisse dans tout apprentissage. Rien n'est donné, tout est à réinventer à chaque instant. Quand il regarde un visage, il ne voit pas simplement une forme : il cherche une présence, une réponse. Quand il pleure, il n'exprime pas seulement un besoin, il met à l'épreuve la réciprocité du monde. Ses expériences se tissent dans un réseau affectif et symbolique dont il est déjà l'auteur.

chaque bébé
est déjà
un lecteur
du monde

Les travaux de Colwyn Trevarthen¹ m'ont profondément marquée : ils montrent à quel point le bébé, dès les premiers échanges, co construit la relation. Dans les jeux de regards, dans les vocalises partagées, dans les variations de tonus entre l'adulte et l'enfant, se dessine une forme primitive de dialogue. Ce « langage émotionnel » est déjà structuré : il a son rythme, sa grammaire, son espace de silence. Le bébé y est actif, attentif à la moindre modulation de voix, à la moindre pause du souffle. Il interprète les intentions bien avant de pouvoir en saisir les mots.

Ainsi, chaque bébé est déjà un lecteur du monde. Il lit les émotions qui traversent les visages, les tensions des corps, les inflexions de la voix. Il se forge une mémoire sensible du lien. Lorsque je me penche sur lui, il lit ma fatigue, mon hésitation, ma joie. Il sent ce qui, en moi, s'ouvre ou se ferme. Et dans cette lecture réciproque, nous nous transformons l'un l'autre. C'est là, sans doute, la première école du vivant : celle de la rencontre, où nul ne sort intact.

Interpréter, c'est oser affronter l'inconnu. Le bébé nous rappelle que la pensée ne naît pas de la certitude, mais du trouble. Il avance dans un monde qu'il ne comprend pas encore, mais qu'il ne cesse de questionner. Ses tâtonnements sont des actes de courage — des gestes d'exploration où s'inventent les premières formes du sens.

1 Professeur émérite de psychologie de l'enfant et de psychobiologie, Université d'Édimbourg, Ecosse.

III. L'EMPREINTE DU MONDE : DE LA GÉNÉTIQUE À L'ÉPIGÉNÉTIQUE

Il fut un temps où l'on croyait que tout était inscrit dans les gènes — que la vie suivait un programme immuable, une partition écrite à l'avance. Aujourd'hui, nous savons que cette vision était trop étroite. Le vivant, comme le montre l'épigénétique, est un dialogue constant entre l'héritage et le milieu. Le bébé naît porteur d'une histoire, certes, mais cette histoire reste ouverte : chaque expérience, chaque caresse, chaque absence même, vient en modifier la texture.

J'aime cette idée : nous sommes façonnés autant par ce que nous recevons que par ce que nous vivons. Le bébé, dans son immense plasticité, incarne cette vérité. Rien n'est figé. Le gène, disait-on autrefois, commande ; aujourd'hui, on sait qu'il écoute. Il réagit aux signaux du monde, aux émotions partagées, à la qualité du lien. L'environnement devient un partenaire de la biologie.

Ce dialogue intime entre le biologique et le vécu se lit dès les premiers instants. Les chercheurs ont observé que le stress, la tendresse, la douceur de la voix ou le rythme du sommeil influencent l'expression des gènes impliqués dans la croissance neuronale. Cela ne signifie pas que tout se joue au dehors, mais que le dedans et le dehors se parlent. La vie, dans sa profondeur, se compose d'échanges — une conversation incessante entre le code et l'expérience.

Le bébé n'est donc pas un produit de son patrimoine, mais une œuvre en mouvement

Le bébé n'est donc pas un produit de son patrimoine, mais une œuvre en mouvement. Chaque contact, chaque mot, chaque regard laisse une empreinte. Ce tissage d'impressions et de traces biologiques constitue sa manière singulière d'habiter le monde. On pourrait dire que l'épigénétique rejoint ici la poésie : elle montre que la vie se réécrit sans cesse, au fil des rencontres.

Mais il faut prendre garde : parler d'empreinte ne veut pas dire destin. L'empreinte est vivante, elle peut se transformer, se nuancer, s'effacer parfois. Elle est mémoire en devenir. Si la biologie s'ouvre à la plasticité, c'est pour nous rappeler que rien n'est jamais complètement écrit. Ce que nous offrons au bébé — notre voix, nos gestes, notre regard — ne sculpte pas un avenir figé, mais une possibilité de se déployer.

Et si, au fond, c'était cela, la véritable liberté humaine : cette capacité à être transformé par le monde sans jamais lui appartenir tout à fait ? Le bébé nous le montre à chaque instant. Il accueille les influences, il s'en nourrit, mais il garde intacte sa puissance d'invention. Dans sa vulnérabilité même réside une force : celle de recommencer, de faire advenir du nouveau à partir de ce qui lui est donné.

IV. EXPLORER POUR COMPRENDRE

Le monde arrive au bébé par vagues de sensations. Lumière, odeur, chaleur, texture, son : tout est mouvement, vibration, flux. À chaque instant, il découvre que le monde existe et qu'il lui répond. Le bébé n'est fait pas un simple enregistrement passif. C'est une danse, une exploration, une curiosité en acte.

Lorsque le nouveau-né tourne la tête vers une voix ou suit du regard un contour lumineux, il ne se contente pas de percevoir : il cherche. Daniel Stern² l'a montré avec une finesse rare — dès les premières semaines, le bébé organise ses expériences selon des formes, des intensités, des rythmes. Il perçoit la vie comme une composition, où chaque détail compte.

Il passe à reconnaître la douceur d'une caresse, la régularité d'un bercement, la texture du lait sur la langue. Ces expériences s'inscrivent en lui comme des paysages intérieurs. Peu à peu, il distingue le familier de l'étranger, le prévisible de l'inattendu. Il tisse des repères sensoriels, des "cartes du monde" qui seront le socle de ses futurs savoirs.

L'exploration est souvent silencieuse. Quand un nourrisson passe de longues minutes à examiner ses doigts, à les faire se frôler, à écouter le son de sa propre voix, il expérimente la continuité entre soi et le monde. Dans ces instants d'attention pure, il construit le sentiment d'exister.

J'ai toujours été frappée par la façon dont les bébés se réapproprient la surprise. Une lumière nouvelle, un son inattendu, un visage inconnu : tout devient matière à enquête. Ils ne fuient pas l'étrangeté, ils la transforment en curiosité. L'adulte, souvent, voudrait protéger l'enfant du désordre ; le bébé, lui, apprend à en faire un espace d'aventure. Chaque inconfort, chaque nouveauté devient une opportunité d'ajustement.

Ce n'est pas la
contrainte qui
éveille la curiosité,
mais la joie
d'explorer

Les chercheurs comme DeCasper³ et Spence⁴ ont montré que, dès la vie fœtale, le bébé reconnaît certaines voix, certains rythmes, certaines mélodies. Il mémorise, il préfère, il discrimine. Ces découvertes nous rappellent que l'apprentissage commence avant la naissance — non pas comme un dressage, mais comme une sensibilité au monde sonore.

Tout cela me conduit à penser que le savoir naît d'un plaisir. Ce n'est pas la contrainte qui éveille la curiosité, mais la joie d'explorer. L'enfant aime sentir, parce qu'il aime relier. Dans cette recherche spontanée, il révèle ce que la science nomme aujourd'hui "plasticité" : la capacité du vivant à se modifier sans se perdre. Le bébé, en cela, est notre plus grand maître — il nous apprend à penser avec tout notre être.

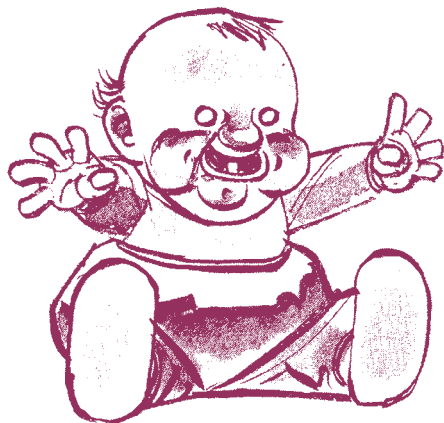
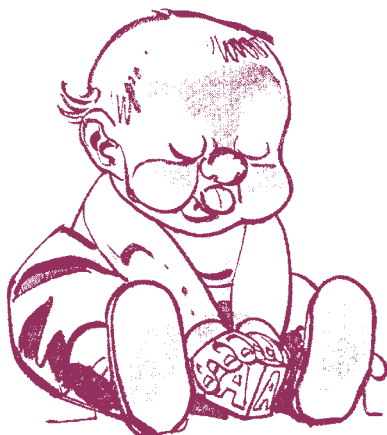
V. LE LANGAGE AVANT LES MOTS

Avant de parler (avec des mots), le bébé parle déjà. Ses vocalises, ses cris, ses silences même, ses regards, sont traversés par une intentionnalité. Il appelle, il répond, il joue avec les sons du monde. Le langage commence par la musique, par le souffle, par le rythme des échanges. Il s'origine dans le corps avant de se faire phrase.

2 Pédopsychiatre et psychanalyste.

3 Professeur émérite de psychologie du développement, Université de Caroline du Nord.

4 Psychologue



LE BÉBÉ. ÉTUDES DE CARACTÈRES.

Dessin de Daniel Goossens
L'encyclopédie des bébés
Fluide Glacial

Les premiers dialogues entre l'adulte et l'enfant, que les chercheurs ont si magnifiquement décrits, sont des conversations musicales. L'adulte module sa voix, exagère les intonations, ralentit le tempo — ce que l'on appelle le "mamanais". Et le bébé, loin d'être spectateur, y répond : il imite, il ajuste, il anticipe. Ensemble, ils composent une mélodie affective où la parole n'est pas encore nécessaire.

Ce qui se joue là est immense : le bébé apprend la grammaire de la relation. Il découvre qu'un son peut susciter une réponse, qu'une pause peut créer une attente, qu'un ton peut signifier la douceur ou la colère. Dans ces échanges initiaux se construit la première conscience de soi : je parle, donc je fais exister l'autre. Je reçois, donc j'existe à mon tour.

Les études sur l'imitation néonatale ont bouleversé notre vision de ces premiers mois. Le bébé, quelques heures après la naissance, peut reproduire une expression faciale, tirer la langue en écho à celle de l'adulte. Ce geste, minuscule et pourtant fondateur, dit tout : la communication humaine commence dans la résonance, pas dans la règle. Elle naît du désir de partage, de la reconnaissance d'une présence en miroir.

Entendre la voix du bébé, c'est

Je me souviens d'une séance où un nourrisson, allongé, me regardait intensément. J'ai murmuré quelques sons, comme une comptine sans mots. Il a entrouvert la bouche, puis s'est mis à vocaliser à son tour. Nos sons se sont rejoints, formant un dialogue aussi fragile que parfait. Dans cet instant, il n'y avait plus ni adulte ni enfant, mais deux êtres qui s'écoutaient.

Le bébé apprend d'abord la musique des mots avant d'en saisir le sens. Ce que nous appelons "parler", il le pressent déjà dans la texture des sons. Le rythme du discours, les variations de hauteur, la douceur ou la tension d'une phrase : tout cela constitue pour lui une grammaire émotionnelle. L'enfant s'imprègne du monde sonore bien avant d'en décoder la syntaxe.

Ainsi, quand le premier mot surgit, il n'est pas un miracle soudain : il est la continuité d'un long processus. Le mot vient sceller une aventure commencée depuis la naissance, parfois même avant. Il n'est pas la naissance du langage, mais l'une de ses formes d'expression multimodal. Et derrière chaque mot d'enfant résonne la mémoire de ces milliers de sons, de respirations, de silences partagés.

Le langage, finalement, est moins une conquête qu'un retour : le retour vers une communication qui nous précède. En écoutant le bébé, en s'ajustant à sa musique, l'adulte retrouve quelque chose de cette sensibilité première — un lieu où parler, c'est encore chanter le monde.

POUR ALLER PLUS LOIN

Ce texte est né d'un long compagnonnage avec la recherche et la clinique, mais aussi avec la poésie du quotidien. Pour celles et ceux qui souhaitent prolonger cette exploration du monde du bébé, voici quelques chemins de lecture inspirants :

Benasayag, M. *La singularité du vivant*. Paris : Le Pommier, 2017.

Berthoz, A. *Souvenirs pour le futur : projets et utopies en physiologie de la perception et de l'action*. Paris : Éditions Collège de France, 2021.

Boysson-Bardies, B. *Comment la parole vient aux enfants*. Paris : Odile Jacob, 1996.

Busnel, M.-C. (Dir.) *Langage des bébés*. Paris : Grancher, 1993.

Couvert, M. *Le bébé analysante*. Toulouse : Érès, 2022.

Damasio, A. *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*. Paris : Odile Jacob, 1999.

Dehaene, S. (Dir.) *C3RV34U*. Paris : La Martinière, 2014.

Dehaene, S. ; Le Cun, Y. et Girardon, J. *La plus belle histoire de l'intelligence*. Paris : Robert Laffont, 2018.

Gopnik A. ; Meltzoff, A. ; Kuhl, P. *Comment pensent les bébés ?* Paris : Le Pommier, 2007.

_____. *Le bébé philosophe*. Paris : Le Pommier, 2010.

Golse, B. ; *Le bébé, du sentiment d'être au sentiment d'exister*. Toulouse ; Érès, 2020.

Gratier, M. ; Devouche, E. ; Guellai, B. ; Infanti, R. ; Yilmaz, E. ; Parlato-Oliveira, E. « Early development of turn-taking in vocal interaction between mothers and infants ». *Frontiers in Psychology*, 6. 2015 DOI : 10.3389/fpsyg.2015.01167.

Jakobson, R. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Minuit, 1976.

Nagy, E. et al. Positive evidence for neonatal imitation : a general response, adaptive engagement. *Developmental Science*, 2020, vol. 23.

Parlato-Oliveira, E., « Le bébé et ses savoirs ». *Collection 1001 bébés*. Toulouse : Érès, 2022.

Pinker, S. *L'Instinct du langage*. Paris : Odile Jacob, 1994.

Prochiantz, A. *Qu'est-ce que le vivant ?* Paris : Seuil, 2012.

Trevarthen, C. ; Aitken, K. J. « Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique ». In : *Devenir*, 2003/4 (Vol. 15).

Mais au-delà des lectures, le véritable apprentissage reste celui du regard. Prendre le temps de voir un bébé vivre, respirer, rêver, suffit parfois à réapprendre à penser. Car écouter l'enfant, c'est aussi entendre ce qu'il éveille en nous : cette part de vie qui, toujours, recommence.

d'abord reconnaître qu'il en a une

VI. ENTENDRE LA VOIX DU BÉBÉ

Il m'arrive encore, parfois, de rester longtemps silencieuse devant un nouveau-né. Non pas par manque de mots, mais parce qu'il n'en faut pas toujours. Dans ces moments-là, c'est lui qui parle — par la tension de son corps, la profondeur de son souffle, la vibration de son regard. Sa voix ne se réduit pas à un son : elle est un champ entier de signaux et de rythmes. Apprendre à l'entendre, c'est apprendre à suspendre nos interprétations pour accueillir ce qui advient.

Entendre la voix du bébé, c'est d'abord reconnaître qu'il en a une. Qu'il n'est pas une surface à remplir, mais une présence qui nous répond. Trop souvent, l'adulte s'empresse d'expliquer, de rassurer, d'intervenir. Pourtant, dans le simple fait d'attendre, de demeurer ouvert, se joue une forme d'écoute plus profonde. C'est une écoute sans but, sans diagnostic, une attention qui épouse le mouvement du vivant.

Cette écoute du corps est centrale. Elle suppose une disponibilité à l'imprévisible : un geste, une crispation, un apaisement soudain. Chaque signe est une parole. Lorsque je pose ma main sur le dos d'un nourrisson et que je sens sa respiration s'harmoniser à la mienne, quelque chose s'échange. Nous parlons à travers les tissus, à travers la mémoire de la peau. C'est un dialogue d'avant les mots, un dialogue d'existence.

L'écoute du bébé nous apprend une autre manière d'être au monde. Elle nous invite à ralentir, à habiter le silence, à faire confiance à ce qui ne se dit pas. Dans cette rencontre, l'adulte n'est plus le maître du savoir, mais un compagnon d'expérience. Nous devenons, l'un pour l'autre, des révélateurs d'humanité. Le bébé, par sa présence nue, nous oblige à redevenir sensibles, à redécouvrir les langages enfouis dans nos propres corps.

J'ai souvent le sentiment que le bébé vient nous rappeler ce que nous avons oublié : que la vie n'est pas un enchaînement de tâches, mais une succession de présences. En l'écoutant, en le suivant dans son rythme, nous retrouvons cette qualité d'attention que l'enfance porte en elle. C'est une école du lien, une éthique du sensible. Car écouter le bébé, c'est apprendre à écouter le monde — dans sa fragilité, sa densité, son mystère.

Et puis, il y a cette évidence que l'on oublie : nous sommes tous passés par là. Nous avons tous été ce corps cherchant un visage, cette respiration cherchant un accord. Dans chaque adulte, quelque chose du bébé demeure — cette capacité d'émerveillement, de confiance, de résonance. Peut-être que l'enjeu, au fond, est de ne jamais cesser d'entendre cette voix en nous. 🐼

CARENCES

PLACEMENTS

ABANDON

ÉTAT

DÉSENGAGEMENT

OUBLIÉS

SILENCE



Et les 1 000 premiers jours des enfants placés ?

Michel Boubil
Pédopsychiatre

La récente conclusion de la commission des 1 000 premiers jours a oublié les enfants placés à l'Aide Sociale à l'Enfance. Rien dans le texte ou sur l'appli n'évoque leur vulnérabilité particulière, ce qu'ils subissent justement dans leurs 1 000 premiers jours dans le silence de la petite enfance, et dont les conséquences se manifestent à l'adolescence. Quelles que soient la théorie ou les théories qui sous-tendent notre pratique, il y a chez les professionnels de l'enfance un accord pour penser que la grossesse et les premières années sont un moment capital pour l'enfant et qu'une attention particulière doit être portée sur cette période.

QU'EN EST-IL DES 1 000 PREMIERS JOURS DES ENFANTS PLACÉS ?

Le placement des jeunes enfants a lieu le plus souvent par OPP¹, avec une admission en urgence ou non en pouponnière à caractère social, c'est-à-dire un lieu accueillant 24h/24 des enfants de moins de 3 ans sans problèmes médicaux. Il y en a une centaine en France pour 2000 places. En 1978, devant leur état catastrophique suite au rapport de Jeanine Levy et Danielle Rapoport, Simone Veil avait lancé « l'opération pouponnière » avec un comité de pilotage, un cahier des charges, une mobilisation et un aiguillon pour l'amélioration de la qualité de l'accueil. La fin de l'opération en 1997 et le désengagement de l'état dans les années 90 (ce sont maintenant les départements depuis la décentralisation de 1983 qui gèrent la protection de l'enfance) font qu'une dégradation se produit globalement à plusieurs niveaux :

1 Ordonnance de placement provisoire

1- Les investissements dans ces pouponnières dépendent des finances départementales d'où de grandes disparités en France. C'est une observation de la Cour des comptes qui préconise un rôle nécessaire d'uniformisation de l'état central pour la protection de l'enfance.

2- Des initiatives locales avec une bonne coordination des services (pouponnière – ASEF - AEMO justice - pédopsychiatrie) font que certaines pouponnières sont de véritables lieux de soins des traumatismes, carences, maltraitements précédant le placement MAIS ces initiatives concernent trop peu de pouponnières.

Que faire pour améliorer la qualité de l'accueil ? Doit-on créer des référentiels contraignants ? Seront-ils mieux appliqués que les lois de 2007 et de 2016 sur la protection de l'enfance ?

Un programme PEGASE² voit son origine dans le constat que, dans cette population fragile, ce sont paradoxalement les prématurés qui évoluent le mieux grâce au réseau et aux suivis systématisés. Ce programme prévoit pour les enfants placés un suivi par 20 Bilans de santé de 0 à 7 ans. 15 pouponnières y participent dans le cadre d'un partenariat avec le GEPSO³, mais ce ne sont que 15 pouponnières sur 100. Comment cela se passera-t-il au niveau des enfants ? Un relevé de cotation est insuffisant pour évaluer la qualité humaine des personnels : on le constate dans les évaluations « qualité » des établissements médico-sociaux ou hospitaliers où la présence d'un référent qualité améliore les scores.

Les conditions psychiques minimales de l'accueil d'un bébé ne sont pas remplies dans de nombreux établissements

3- La fonction de soins primaires pour des bébés gravement carencés ou maltraités peut-elle être toujours jouée par les pouponnières ? Les délais de mise en œuvre des placements faute de place, le manque de personnel, sa rotation, la gravité des tableaux, les parents difficiles détériorent les conditions d'accueil et de suivi ; la question se pose de l'adéquation de ces pouponnières pour l'accueil des bébés. Des familles d'accueil formées, encadrées, soutenues ne seraient-elles pas mieux adaptées étant donné l'importance des besoins de ces enfants ? Aucune pouponnière ne peut accorder autant de temps qu'une mère d'accueil à un bébé à la condition de capacités à la fois maternantes mais aussi soignantes de cette mère d'accueil. Ceci d'autant plus que 80 % des placements dits « d'urgence » durent plus de 10 ans.

4 - Quel impact ont les très longs séjours en pouponnières avant placement familial des enfants ?

Dans le lieu où j'exerce, la moitié des 30 enfants placés suivis ont passé entre 1 et 3 ans en pouponnière. Leur état à l'arrivée en famille d'accueil pour plusieurs d'entre eux relève d'une pathologie sévère de l'attachement. Certains ont un tableau d'hospitalisme comme les enfants des orphelinats roumains ; on voit même des tableaux d'autisme induit - pas uniquement par le placement long mais le placement long y contribue.

2 Programme d'Expérimentation d'un protocole de santé standardisé appliqué aux enfants ayant bénéficié avant l'âge de 5 ans d'une mesure de protection de l'enfance

3 Groupe national des établissements publics sociaux et médico-sociaux

Les conditions psychiques minimales de l'accueil d'un bébé ne sont pas remplies dans de nombreux établissements, faute de moyens ou d'organisation (souvent les 2) et ne permettent pas de soigner les enfants de leur trauma initial, voire aggravent leurs troubles. Dans une recherche/étude, le Pr Delion à Lille utilise une grille d'évaluation des interactions bébés - professionnels⁴ et une grille de qualité d'environnement d'accueil en pouponnière. Il cite dans ses conclusions les conditions minimales d'accueil :

- Adulte de référence
- Soins continus suffisamment longs
- Maternage réfléchi au sein d'une équipe multidisciplinaire
- Stabilité des soins avec processus ritualisé
- Espace de vie aménagé pour permettre une proximité visuelle et auditive permanente entre l'auxiliaire et les enfants
- Déroulé des soins prévisible
- Espace destiné à la toilette sécurisé
- Attention portée au dialogue et à l'ajustement tonico-émotionnel
- Respect du temps de l'enfant
- Suivi régulier de l'enfant par le pédiatre et l'équipe multidisciplinaire - psychologue, psychomotricien, pédopsychiatre
- Temps d'échange pour les relais
- Visites médiatisées avec le même éducateur
- Parents invités aux bilans
- Une fois par mois synthèse clinique multidisciplinaire avec pour base les écrits de la référente...


Durant le temps où les concepteurs du projet étaient présents, cela a bien fonctionné pour l'intérêt des bébés mais a nécessité une volonté tenace permanente et déterminée. Myriam DAVID qui a tenté le même type d'initiative avec Geneviève Appel dans un lieu que l'on appelait à l'époque « le dépôt » me disait que l'action a duré strictement le temps de leur présence.

Combien de pouponnières remplissent ces critères ? Les modalités de prise en charge de cette population à risque sont différentes selon les pays : en Allemagne les pouponnières sanitaires n'existent pas et les Länder gèrent chacun à leur manière l'organisation du suivi de ces enfants. En Belgique, la moitié des enfants serait placée directement par le juge (sans l'intermédiaire de l'ASEF) dans la famille élargie, les autres dans des familles bénévoles. Un organisme associatif gèrerait le placement et les relations avec les parents, la famille d'accueil ayant un lien direct avec le juge. En, l'enfant aurait d'emblée un avocat désigné pour défendre ses droits propres - ce qui n'est quasiment jamais le cas en France. Faudrait-il comme en 1970 une nouvelle "opération pouponnière" ? Le nom fait guerrier mais peut-être le faut-il ? Il est étonnant que ce problème n'ait pas été inscrit dans les préconisations des 1 000 jours.

Ces bébés sont-ils aussi des oubliés de la République ? 🐛

4 Grille RAF de Bobigny ; Lebovici-Mazet-GEDAN : guide pour l'évaluation du dialogue adulte nourrisson-NBAS, échelle de Brazelton)

Grandir avec des droits



La protection de l'enfance est un combat ancien : « Grandir avec des droits », est-ce seulement possible ? Chaque progrès se heurte à de nouvelles déviations. Cela interroge notre capacité collective à garantir aux enfants un environnement réellement protecteur et révèle les limites de nos outils juridiques, politiques et psychologiques.



DROIT À L'ÉGALITÉ

DROIT D'AVOIR UNE IDENTITÉ

DROIT DE VIVRE EN FAMILLE

DROIT À LA SANTÉ

DROIT À L'ÉDUCATION ET AUX LOISIRS

DROIT À LA PROTECTION DE LA VIE PRIVÉE

DROIT À UNE JUSTICE ADAPTÉE À SON ÂGE

DROIT D'ÊTRE PROTÉGÉ EN TEMPS DE GUERRE

DROIT D'ÊTRE PROTÉGÉ CONTRE TOUTES LES FORMES DE VIOLENCE

DROIT DE S'EXPRIMER ET D'ÊTRE ENTENDU SUR LES QUESTIONS QUI LE CONCERNENT

DROIT DE L'ENFANT EN SITUATION DE HANDICAP DE VIVRE AVEC ET COMME LES AUTRES

Déni et inconscient collectif

Patricia Chalon

Psychologue

Présidente d'Enfance Majuscule

Depuis peu, toute personne intervenant auprès d'enfants — qu'elle soit professionnelle ou bénévole dans les secteurs de la protection de l'enfance ou de l'accueil du jeune enfant — doit présenter une attestation d'honorabilité. Cette mesure, bien qu'indispensable et attendue depuis très longtemps, risque déjà d'être contournée : l'intelligence artificielle, en offrant de nouveaux espaces de diffusion, ouvre des possibilités inédites à la pédocriminalité, rendant la prévention toujours plus difficile.

Cela concerne bien sûr les enfants victimes directes des abus, mais aussi tous les autres enfants, ceux qui grandissent dans un climat de peur, de soupçon et de silence. Ils perçoivent très tôt les failles de notre société adulte et en portent durablement la trace. Les acteurs de la protection de l'enfance doivent donc travailler ensemble, mettant en évidence l'impuissance fréquente de nos institutions et l'inconscient collectif.

LA RESPONSABILITÉ PÉNALE ET LA LIMITE DU DROIT FACE À L'INCONSCIENT

Le droit pénal repose sur un principe fondamental : la responsabilité individuelle, fondée sur l'acte et l'intention. Mais, face aux chiffres, il révèle une double limite :

D'une part, une impuissance préventive : le droit ne peut punir que ce qui est acté. Une attirance, aussi déviante soit-elle, n'est pas un délit tant qu'elle ne se traduit pas en acte. Cette frontière place la société dans une posture d'attente, jusqu'au drame. En attendant ce seuil dramatique, tous les enfants vivent dans une insécurité invisible — à l'école, dans les loisirs, dans les institutions.

D'autre part, une fragilité systémique : les juristes, magistrats et enquêteurs, ne sont pas exempts d'un inconscient. Si certains sont eux-mêmes traversés par les mêmes tensions, ou attirances, que celles qu'ils doivent juger, c'est toute la chaîne de décision — poursuite, jugement, sanction — qui peut s'en trouver biaisée.

LE POLITIQUE FACE AU TABOU

Les chiffres de la pédocriminalité sont connus, les dérives aussi. L'inaction politique ne relève plus de l'ignorance mais d'une tolérance implicite. Les décideurs politiques vivent sous le poids de l'image et du pouvoir. Tabou, carrière, réputation... Reconnaître l'ampleur du problème, y compris dans leurs propres rangs, reviendrait à ébranler leur légitimité. Ce silence stratégique laisse les victimes seules et les agresseurs en position de force. Le tabou protège l'ordre établi, il enferme la parole, isole les victimes, et neutralise les témoins. Mais ce silence atteint aussi les autres enfants, témoins de l'absence de réaction. Ils comprennent que certaines violences peuvent être minimisées ou tues, et s'habituent à l'idée que la société détourne le regard.

L'INAVOUABLE ET LE SURMOI COLLECTIF

Une étude australienne révèle que près d'un homme sur six déclare une attirance sexuelle pour les enfants et les adolescents ; près d'un sur dix reconnaît être déjà passé à l'acte — du visionnage délibéré de pédopornographie à la prostitution infantile — et un sur quinze admet qu'il violerait un enfant de moins de 14 ans s'il était sûr de ne jamais être pris. Même si cette étude ne reflète pas nécessairement la situation française, elle pose une question vertigineuse : comment lutter contre un phénomène aussi massif que refoulé ? Il ne s'agit pas seulement de punir, mais d'affronter, collectivement, l'idée dérangeante que la pédocriminalité ne vient pas d'un "ailleurs monstrueux", mais de notre propre tissu social, institutionnel, et parfois personnel.

La question soulevée par cette étude est essentielle : « Qu'est-ce qui « empêche » les cinq individus qui ne passent à l'acte ? Quel mécanisme inconscient est à l'œuvre ? Comment le prendre en compte ? » Elle renvoie à des mécanismes psychiques fondamentaux : le surmoi et l'inhibition morale. Chez ceux qui ressentent une attirance sans passer à l'acte, le surmoi joue un rôle de garde-fou : peur de la loi, culpabilité, honte, ou structure éthique suffisamment solide ? Mais la frontière entre attirance et passage à l'acte reste parfois fragile, surtout en l'absence d'écoute ou de traitement. Les professionnels de l'enfance peuvent être eux-mêmes traversés par des affects, des représentations, du déni, de la minimisation ou de l'évitement.

Lorsqu'un adulte refuse de nommer ou d'expliquer, il laisse l'enfant seul avec ses peurs et ses représentations. Le silence ne protège pas : il crée une zone grise qui fragilise la construction psychique. Parler des droits de l'enfant, et lutter contre la pédocriminalité, c'est protéger ceux qui ont déjà été brisés, mais aussi garantir à chaque enfant la possibilité de grandir dans une société qui ne détourne plus le regard. C'est accepter nos propres ambivalences, nos institutions, nos automatismes de défense. C'est reconnaître que le pouvoir adulte (parental, éducatif, politique) n'est jamais neutre et qu'il appelle à une vigilance constante. 🗨️

Il ne s'agit pas seulement de punir, mais d'affronter, collectivement, l'idée dérangeante que la pédocriminalité ne vient pas d'un "ailleurs monstrueux", mais de notre propre tissu social, institutionnel, et parfois personnel.



Janus Korczak

La pédocriminalité : une monstruosité exceptionnelle ou un problème anthropologique de fond ?

Bernard Golse
Pédopsychiatre-Psychanalyste

L'institut Contemporain de l'Enfance (ICE) et l'Association Enfance Majuscule partagent une même position éthique par rapport à l'enfance, ainsi qu'une même perspective polyfactorielle du développement et de ses troubles et donc une approche humaine et humaniste du développement.

Cet article ne peut commencer sans évoquer la figure emblématique de Janus Korczak qui est sans conteste l'un des précurseurs de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant (CIDE).

JANUS KORCZAK (1878 – 1942)

Né en 1878, Janus Korczak, médecin, écrivain, éducateur, est mort en août 1942, dans le camp de Treblinka, en même temps que les enfants de l'orphelinat qu'il dirigeait. La veille, dans le ghetto de Varsovie, il avait refusé la vie sauve qui lui était accordée, du fait de sa notoriété. C'est unis dans leur sort tragique que près de 200 enfants ainsi que leurs éducateurs, Janus Korczak en tête, ont marché dans les rues de la ville jusqu'aux wagons qui allaient les mener à une fin certaine.

En 1901, le jeune Janusz Korczak, révolté par la misère humaine, écrit son premier livre « *Les enfants de la rue* ». Devenu médecin en 1904, il exerce en libéral tout en assumant des fonctions en pédiatrie à l'hôpital.

En 1922, il connaît un grand succès en Pologne avec la publication d'une histoire, « *Le roi Mathias 1^{er}* », vite devenu un classique de la littérature jeunesse polonaise avant d'être traduite dans plusieurs langues.

Plus tard, **entre 1934 et 1936**, son émission de radio « *Les causeries du vieux docteur* » sera écoutée par nombre de familles polonaises, devançant ainsi de quelques années celle de Donald Winnicott en Angleterre et de quarante ans celle de Françoise Dolto

Bernard Golse est également Membre de l'Association Psychanalytique de France/ Ancien Chef du service de Pédopsychiatrie de l'Hôpital Necker-Enfants Malades (Paris) / Consultant à la Maison de Solenn (Hôpital Cochin) / Professeur émérite de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université Paris-Cité/ Fondateur de l'Institut Contemporain de l'Enfance

« l'humanité doit donner à l'enfant ce qu'elle a de meilleur »

en France (« Lorsque l'enfant paraît », entre 1976 et 1978). À son époque, Janusz Korczak était donc un homme public, déjà connu pour sa défense de la cause des enfants et pour la création de deux orphelinats au fonctionnement d'avant-garde : « La maison des orphelins » fondée en 1911 et « Notre maison » en 1919 en lien avec les valeurs du mouvement de l'Éducation nouvelle auxquelles Janusz Korczak adhérait activement. De nombreux visiteurs se sont alors montrés curieux de découvrir des institutions sans châtiments corporels, sans humiliations, avec des règles de fonctionnement associant autant que possible les enfants à toutes les décisions les concernant. Janusz Korczak est considéré comme le père spirituel des droits de l'enfant. Près de 60 ans avant l'adoption de la CIDE, il eut l'idée d'un manifeste universel de défense de l'enfant qu'il exprime dans un livre très fort et profond de quelques dizaines de pages intitulés « Le droit de l'enfant au respect¹ ».

Il explique pourquoi il est « conforté dans l'idée que les enfants méritent respect, confiance et bienveillance. » et exprime sa révolte : « Voilà nos revendications : faire disparaître la faim, le froid, l'humidité, l'air vicié, l'exiguïté, la promiscuité. ». Il fait le constat suivant : « C'est comme s'il existait deux vies : l'une sérieuse et respectable, l'autre mineure, tolérée avec indulgence » alors que « les enfants représentent un grand pourcentage de l'humanité et de nos concitoyens. Ce sont des compagnons de toujours : ils ont existé, ils existent et ils existeront. » Parmi les droits

à accorder aux enfants figurent aussi le droit de vivre dans le présent, le droit de se tromper, le droit d'être triste et le droit d'avoir des secrets. Tout ceci alors qu'avant la seconde moitié du XX^e siècle, dans les discours et dans les faits, l'enfant n'était pas encore reconnu en tant que personne à part entière.

En 1918, dans « Comment aimer un enfant² », il développe l'idée, bien avant la théorie de l'attachement de John Bowlby, que le premier des besoins est celui d'être aimé. Ce livre publié en français en 1979 contient une longue préface d'un autre professionnel polonais, Stanislas Tomkiewicz (1925-2003), qui est né et a grandi là où Janusz Korczak a terminé sa vie, dans le ghetto de Varsovie.

En 1924, la déclaration de Genève rédigée par la Société des Nations (avec 42 pays membres) proclame que « l'humanité doit donner à l'enfant ce qu'elle a de meilleur, affirmant leurs devoirs, en dehors de toute considération de race, de nationalité et de croyance ». Elle énonce cinq droits fondamentaux : le droit au développement sur le plan matériel et spirituel, le droit d'être nourri, soigné, encouragé, recueilli, le droit d'être le premier à être secouru, le droit d'être protégé contre l'exploitation et le droit à la solidarité.

En 1925, Janusz Korczak commence un de ses livres « Quand je redeviendrai petit³ » avec une phrase souvent citée par les professionnels de l'enfance et de l'éducation : « Vous dites : C'est épuisant de s'occuper des enfants. Vous avez raison. Vous ajoutez : Parce que nous devons nous

1 J. Korczak, Le droit de l'enfant au respect, Fabert, 2017 (édition comportant le texte complet de la CIDE)

2 J. Korczak (1918), Comment aimer un enfant, Préface de Stanislas Tomkiewicz, Robert Laffont, Paris, 2006

3 J. Korczak (1925), Quand je redeviendrai petit, Fabert, Paris, 2013

mettre à leur niveau. Nous baisser, nous pencher, nous courber, nous rapetisser. Là, vous vous trompez. Ce n'est pas tant cela qui fatigue le plus, que le fait d'être obligé de nous élever jusqu'à la hauteur de leurs sentiments. De nous élever, nous étirer, nous mettre sur la pointe des pieds, nous tendre. Pour ne pas les blesser. »

En 1959, la convention relative aux droits de l'enfant est décidée par l'assemblée générale des Nations Unies et les cinquante pays signataires s'engagent à mettre en œuvre les dix principes suivants :

- Le droit à l'égalité,
- Le droit au développement,
- Le droit à un nom et à une nationalité,
- Le droit à une alimentation, à un logement et à des soins médicaux,
- Le droit à une éducation et à des soins spéciaux quand il est handicapé,
- Le droit à la compréhension et à l'amour des parents,
- Le droit à l'éducation gratuite et aux activités récréatives,
- Le droit aux secours prioritaires,
- Le droit à une protection contre toute forme d'exploitation
- Le droit à la solidarité enfin.

En 1989, un texte plus complet est adopté par l'Organisation des Nations Unies, à l'initiative de la Pologne dix ans auparavant, le pays de Janusz Korczak ayant estimé qu'aucune des deux déclarations précédentes n'était suffisamment contraignante et qu'elles n'englobaient pas l'ensemble des droits de l'enfant.

La CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant), texte à vocation universelle comme la Déclaration des Droits de l'homme de 1948, comprend 54 articles dont celui qui porte sur une notion chère à Janusz Korczak, celle de l'intérêt supérieur de l'enfant, en écho à ce que lui, appelait le droit de l'enfant au respect.

La pensée de Janusz Korczak reste bien vivante aujourd'hui et sa réflexion sur la place accordée à l'enfant dans notre société continue à être source de débats. Si beaucoup reste à faire pour préserver les enfants, où qu'ils naissent, des effets de la guerre, de la pauvreté, de la maltraitance familiale ou institutionnelle et de tous les autres facteurs de souffrance, plus personne aujourd'hui ne peut nier le fait que l'enfant est un sujet de droit.⁴

Avec les progrès de la psychologie et de la psychopathologie du développement, ainsi que ceux de la pédopsychiatrie, on sait mieux aujourd'hui qu'il y a 50 ou 100 ans ce qui est bon pour le développement et pour la croissance psychique d'un enfant. Pourtant la mise en œuvre de ces connaissances demeure difficile et jamais assurée. Ceci est très douloureux et source d'impatience.

Qu'est-ce qui résiste ?

C'est une question que Michel Soulé avait déjà utilement posée en son temps. Bien sûr il peut y avoir, selon les lieux et les époques, des obstacles financiers,

⁴ Pour ceux qui veulent en savoir plus :

Lire le beau texte publié par Fabienne-Agnès Lévine dans la revue « Les pros de la petite enfance » à l'occasion du 34^e anniversaire de la Cide

Voir sur YouTube une formidable Conférence de Philippe Meirieu organisée par François Ansermet à la Maison des enfants et des adolescents de Genève le 25 avril

administratifs, politiques voire culturels mais sans doute cela ne suffit-il pas à rendre compte de ce décalage. Si tous ces obstacles n'existaient pas, peut-on être sûrs que les enfants seraient automatiquement bien traités ? Cela n'est pas certain car l'enfant est aussi, partout et toujours, un objet d'ambivalence pour les adultes.

LE DROIT DES ENFANTS À ÊTRE ÉLEVÉS PAR DES ADULTES ADÉQUATS

Cette question est importante car elle concerne aussi bien les parents que les professionnels auxquels l'enfant se trouve parfois confié. Les parents peuvent bien sûr être inadéquats mais, hélas, les professionnels également. Entre le fait d'être la victime d'une dysparentalité grave et le fait d'être élevé en institution, le choix est évidemment vite fait. Mais encore faut-il que l'institution soit elle-même bientraitante.

Les travaux de l'Institut Pikler-Lóczy (IPL) de Budapest sont ici riches d'enseignements. Ils ont été relayés en France par Myriam David et Geneviève Appell dans leur livre *Le maternage insolite*, devenu un livre-culte pour tous les professionnels de la petite enfance. Elles ont également diffusé l'approche piklérienne grâce à la fondation en 1984 de l'Association Pikler Lóczy-France dont j'assume la présidence depuis 2007. Les apports du bébé à la psychothérapie et à la pédagogie institutionnelles sont de fait très importants puisqu'une institution ne peut être bien



Myriam David et Geneviève Appell

soignante que si elle est elle-même bien « soignée » (P. Delion) et qu'une institution ne peut être bien traitante que si elle est elle-même bien « traitée ». C'est donc notamment toute la question de la formation des professionnels qui est ici posée et loin d'être aujourd'hui résolue.

Qu'est-ce qui fait par exemple que la formation des professionnels de la petite enfance n'est toujours pas satisfaisante, que leur statut soit si précaire et que l'image des professions de la petite enfance soit si peu valorisée? Ceci, alors même que l'on sait désormais – preuves neuroscientifiques à l'appui – que tout ne se joue pas dans les trois premières années de la vie, mais que tout ce qui se passe de 0 à 3 ans a un impact durable sur le développement de la personne, c'est-à-dire des effets à court mais aussi à moyen et à long terme via des processus épigénétiques dont l'étude est en plein essor.

Par ailleurs, il n'y a pas que les professions de la petite enfance qui se trouvent malmenées. Depuis 2024, l'ICE assure une formation auprès des éducateurs de rue; la plupart ne sont pas diplômés alors même qu'ils ont à prendre en charge des situations extrêmement complexes et à haut risque! Cela montre à quel point la protection de l'enfant est un secteur en grande difficulté avec un profond mal-être et un vécu de mépris, qui n'est pas et ne peut pas être à la hauteur des enjeux cliniques et sociétaux considérables auxquels elle a à faire face. L'éthique d'une société devrait pourtant faire en sorte que les enfants puissent être élevés par des adultes adéquats, parents et professionnels. La qualité du soutien à la parentalité et la qualité du travail des équipes professionnelles sont donc théoriquement des objectifs absolument prioritaires.

Alors où sont les entraves à la réalisation de ces objectifs? La difficulté provient de l'ambivalence généralisée mais inconsciente des adultes à l'égard de leur propre enfance et donc à l'égard de l'enfance en général. La solution n'est certes pas de mettre le monde entier en analyse mais de réfléchir à cette question très tôt dans la vie et notamment à l'adolescence. Des bébés qu'ils furent, aux bébés qu'ils auront peut-être un jour, les adolescents sont en effet très sensibles au fonctionnement psychique des tout-petits. Il semble qu'il y ait là une occasion à saisir car les aider à s'intéresser à une forme de vie psychique différente de la leur est aussi, peut-être, un moyen intéressant de prévention à terme de la violence.

LA QUESTION DE LA MALTRAITANCE

En 1972, la loi d'Elliott Jaques⁵ avait déjà attiré l'attention sur le fait que toute institution court toujours le risque de finir par s'organiser et par fonctionner à l'image de l'objet de sa tâche primaire (éduquer, soigner, produire ou gouverner). À ce titre, on sait bien que la dépression déprime, que l'autisme autistise et que la maltraitance peut rendre maltraitant... pour s'en tenir à ces quelques exemples bien connus. Il faut donc tenir compte de l'impact du bébé sur le fonctionnement des professionnels qui prennent soin de lui.

Le bébé a, en effet, cette capacité particulière de s'attaquer aux liens mêmes dont il a pourtant suscité la création autour de lui. Ceci est probablement dû, en partie, à l'action de ses parties les plus archaïques qui, comme telles, comportent toujours peu ou prou une force d'attaque sur les liens (Bion⁶, 1970). Les interactions avec un tout-petit peuvent en effet être pensées comme espace de récit à double sens⁷ même si l'enfant (ou le sujet en général) ignore ce qu'il raconte en-deçà des mots. Chaque fois qu'un adulte s'occupe d'un bébé, il s'institue entre les deux un style interactif éminemment spécifique de cette dyade-là.

Le style interactif de l'adulte est en effet la résultante de son histoire personnelle (ce qu'il est aujourd'hui, le bébé qu'il a lui-même été, la nature des interactions précoces qui ont été, ou qu'il pense avoir été les siennes) et de la rencontre avec cet enfant particulier qui a ses propres caractéristiques interactives, en termes de « modèles internes opérants » (J. Bowlby⁸; I. Bretherton⁹) ou en termes de « d'accordage affectif » (D.N. Stern¹⁰) et qui occupe une place particulière dans le monde interne représentationnel de cet adulte-là. Dans le cadre de cette rencontre inédite, chacun va alors « raconter » quelque chose à l'autre. L'adulte raconte, à sa manière, au bébé, le bébé qu'il a lui-même été, cru être ou redouté d'être tandis que le bébé « raconte », à sa manière, à l'adulte, l'histoire de ses premières rencontres interactives ou interrelationnelles.

Autrement dit encore :

- d'une part, l'adulte essaie de faire fonctionner le bébé à l'image de ses propres représentations d'enfance en induisant chez lui des mouvements identificatoires ou contre-identificatoires par le biais de micro-séquences interactives qui parlent, en fait, de sa vision du monde (le masculin, le féminin, le maternel, le paternel...)
- d'autre part, le bébé - et il s'agit peut-être là pour lui d'une certaine aptitude au transfert (B. Cramer et F. Palacio-Espasa¹¹; S. Lebovici¹²) - tente de faire fonctionner l'adulte selon le modèle de ses premières images interactives. Tout se passe comme s'il cherchait à faire fonctionner les nouveaux adultes qui prennent soin de lui à l'image des adultes qui l'ont précédemment maltraité, ce qui s'inscrit dans une compulsion masochiste de répétition qui fait figure d'attachement au négatif.

6 Psychiatre et psychanalyste britannique

7 B. Golse, Interactions précoces comme espace de récit, 133-142, In : « Raconter avec Jacques Hochmann » (ouvrage collectif), Les éditions GREUPP, « Monographie », Paris, 2002

8 J. Bowlby, Attachement et perte (3 volumes), P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 1978 et 1984 (1^{re} éd.)

9 I. Bretherton, Communication patterns – Internal working models and the intergenerational transmission of attachment relationships, *Infant Mental Health Journal*, 1990, 11, 3, 237-252

10 D.N. Stern, Le monde interpersonnel du nourrisson – Une perspective psychanalytique et développementale, P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 1989 (1^{re} éd.)

11 B. Cramer et F. Palacio-Espasa, Les bébés font-ils un transfert? Réponse à Serge Lebovici, *La Psychiatrie de l'enfant*, 1994, XXXVII, 2, 429-441

12 S. Lebovici, La pratique des psychothérapies mères-bébés par Bertrand Cramer et Francisco Palacio-Espasa, *La Psychiatrie de l'enfant*, 1994, XXXVII, 2, 415-427

1 adulte sur 10 serait attiré sexuellement par les enfants et 1 sur 2 passerait aux actes!

On voit donc comment des enfants maltraités peuvent hélas rendre maltraitants des familles ou des foyers d'accueil... Il s'agit d'une sorte d'accrochage au négatif dans la mesure où l'angoisse de l'inconnu étant l'une des angoisses humaines les plus intenses (G. Rosolato¹³), l'enfant s'agrippe au connu douloureux plutôt que de tenter l'expérience d'un inconnu prometteur. Pour éviter que les soignants se laissent happer par cette dynamique dangereuse, encore faut-il qu'ils aient des espaces d'élaboration suffisants (supervisions, groupe d'analyse des pratiques ou groupes d'accompagnement). Tel n'est hélas pas toujours le cas. Sans compter que, dès que survient une pénurie de moyens ou une politique de réduction des coûts, ce sont précisément ces espaces d'élaboration qui sont les premiers supprimés alors même qu'ils ne sont en rien un luxe mais au contraire la condition même d'un soin de qualité.

LA PÉDOPHILIE

On en parle souvent comme d'une monstruosité ou d'une perversion particulière. La question est en réalité sans doute plus complexe. Lors du Prix Media 2025 organisé par l'Association Enfance Majuscule, un documentaire d'ARTE consacré à la cybercriminalité, « Pédocriminels, la traque », dont la répression s'avère extrêmement difficile, a été primé.

On y apprend quelque chose de stupéfiant et qui nous dérange : 1 adulte sur 10 serait attiré sexuellement par les enfants et 1 sur 2 passerait aux actes ! Si ces chiffres – probablement exacts - devaient être confirmés, on ne serait plus là devant une monstruosité exceptionnelle mais devant un problème anthropologique de fond, face auquel nos concepts actuels ne suffisent pas. À l'appui de cette remarque, il existe un (ou des) site(s) de vente en ligne et même des tentatives d'introduction sur le marché concret, de poupées gonflables sexuelles à morphologie d'enfant... La demande est donc plus forte que ce que l'on pourrait supposer ! Le concept psychanalytique de perversion n'est probablement pas adapté à une telle situation et l'on peut se demander s'il n'existe pas une pulsion pédophile « naturelle » ou généralisée ?

« [...] N'ayant pas
été enregistrés à la
naissance - parce que
c'était trop compliqué,
trop cher, parce qu'ils
étaient loin de tout ou
pris dans des conflits de
frontières ou d'ethnies -
ces "enfants fantômes"
n'ont aucun avenir et
sont la proie des trafics
et des abus les plus
sordides. » Robert Badinter

En réalité, la question concrète fondamentale est de comprendre plus finement ce qui fait que sur les 10 % d'adultes sexuellement attirés par les enfants, un adulte sur deux n'agit pas son fantasme. Répression, refoulement, sublimation, inhibition...

Par où passent ces mécanismes protecteurs manifestement non entièrement efficaces et quels sont les rôles de l'éducation et de la socialisation au sens habituel du terme? Peut-on véritablement tabler sur celles-ci? Apparemment non, mais où se situent les ratés? Une faiblesse du surmoi, une porosité entre l'idée et sa mise en acte...

Force est alors de considérer que si la fréquence d'un adulte sur dix attiré sexuellement par les enfants vaut aussi chez les soignants, les enseignants, les policiers, les juristes et les politiques, on comprend que la répression ne puisse être que fort partielle du fait de l'existence chez ces intervenants de mécanismes de défense tels que le déni, la minimisation, voire l'évitement du sujet. L'hypothèse est gênante mais elle ne peut plus aujourd'hui, me semble-t-il, être passée sous silence étant entendu que d'importants intérêts financiers sont également en jeu dans ce domaine de la cyberpédophilie.

LA QUESTION PARTICULIÈRE DES ENFANTS-FANTÔMES

En 2017, Robert Badinter a préfacé un livre extrêmement important intitulé *Enfants fantômes* - *Enfants sans identité - Exister sans être, être sans exister* paru chez L'Harmattan dans la collection « Archipels ». Ce livre rassemble les travaux de collégiens et de lycéens de l'académie de Caen sur le thème des enfants sans identité, des « enfants fantômes » dont l'existence peut être dramatique pour cette seule raison. Selon un rapport de l'Unicef, 150 millions d'enfants de moins de cinq ans vivent encore sans document d'identité ni existence légale aux yeux de la loi. Une situation susceptible de les priver de certains droits fondamentaux.

« Ils sont des centaines de millions de par le monde - en Afrique, en Asie, mais aussi en Europe. Privés d'un des droits de l'homme les plus fondamentaux, celui d'avoir une identité reconnue, ils n'existent tout simplement pas pour les administrations de leurs pays. N'ayant pas été enregistrés à la naissance - parce que c'était trop compliqué, trop cher, parce qu'ils étaient loin de tout ou pris dans des conflits de frontières ou d'ethnies - ces "enfants fantômes" n'ont aucun avenir et sont la proie des trafics et des abus les plus sordides ».

Pour Robert Badinter, ces enfants-fantômes constituent l'un des plus graves problèmes qui se pose et va se poser dans les décennies à venir pour notre humanité. On connaît la phrase célèbre: « Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va ». Se sentir être ne dépend peut-être que de soi mais se sentir exister - soit savoir qui l'on est - dépend de la nomination par autrui et de l'inscription de cette nomination dans la mémoire collective, via un état civil ou non. D'où l'importance de cette question grave des enfants-fantômes dont les effets risquent de se faire sentir à distance en tant que véritable désastre transgénérationnel!

Les causes sont bien connues. Elles tiennent à des enjeux financiers considérables et à une collusion entre de honteuses manœuvres politiques et mafieuses. Autrement dit, on voit bien pourquoi on n'y arrive pas... mais qu'est-ce que l'on peut faire? Notre thématique est portée là à son acmé. 🗿



Qu'y a-t-il
de commun
entre
une tarte
au sucre,
Johan Cruyff,
Miss Marvel,
un piano,
les maths,
un parapluie,
une baguette
magique,
Jacques Demy,
l'école, la police
et des legos ?



10 ANS !

Pour fêter les 10 ans de la revue dans ce format annuel, les bénévoles d'Enfance majuscule ont accepté de répondre à une question posée :

Quand j'étais enfant,
j'aurais aimé...
je n'aurais pas aimé...

Boris Cyrulnik

SOUVENIR D'ENFANCE

Lorsque j'étais enfant, en 1945, j'habitais à Bordeaux, j'avais huit ans et la guerre finissait.

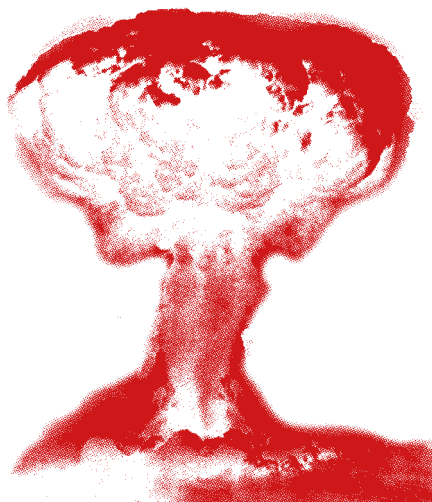
J'entendais deux inquiétudes qui planaient autour de moi dans les récits des adultes : après le débarquement en Normandie, les Allemands résistaient dans la « poche de Royan ». Ils combattaient encore et repoussaient les alliés, alors que leur propre armée était en déroute.

J'entendais dire aussi que la guerre au Japon était cruelle et que les Américains étaient en difficulté. À Bordeaux, nous étions libérés mais ailleurs dans le monde, la guerre continuait. Un jour, soudain, tout le monde est sorti dans la rue. J'entendais des cris de joie, on s'embrassait entre inconnus, on se tapait dans le dos, on riait, on criait et j'ai compris qu'une bombe venait d'exploser à Hiroshima. À Bordeaux ce fut une explosion de joie car, cette fois-ci, la guerre était totalement finie. On allait se remettre à vivre, j'allais peut-être retrouver mes parents.

Je n'avais jamais entendu le mot « Japon » et je ne savais pas pourquoi les Japonais étaient nos ennemis. Alors, on m'a expliqué en souriant que 200 000 Japonais tués en une minute, allaient les obliger à capituler. « Ce n'est rien 200 000 morts, ça va éviter de tuer 4 millions d'hommes Japonais et Américains, si la guerre continue. 200 000 morts, quelle bonne affaire. » J'ai approuvé, j'ai été joyeux.

Aujourd'hui, Hiroshima a changé de signification. Ce n'est plus la fin de la guerre, ce n'est plus une explosion de joie. Les 200 000 morts n'étaient pas des combattants. Il faut y ajouter 30 à 40 000 brûlures, cancers et la destruction de Nagasaki afin que le Japon capitule sans négociation. Ce n'est que tristesse et angoisse.

Un fait n'est pas qu'un fait. Sa signification change quand change le contexte. Alors, avez-vous encore quelques certitudes ?





Joas Graun

Quand j'étais enfant
j'aurais aimé
ne pas grandir.

J'y ai réussi car malgré mon très grand âge je suis toujours un enfant. J'ai réussi à n'être président de rien, à n'avoir aucune décoration, à continuer à me révolter contre les injustices et à considérer mon travail avec les enfants comme le plus beau terrain de jeu du monde.

Je ne dis pas que ça a été facile ; beaucoup de gens travaillent pour gagner leur vie et doivent faire semblant d'aimer ceux qui les commandent. Je sais que c'est injuste.

Je ne sais pas d'où ça vient ; je pourrais gloser sur mes parents, mes grands-parents, mon histoire pour tenter de comprendre mais il n'y a rien à comprendre, sauf que l'enfance est un bien inestimable pour toute sa vie.

Ariane Ory-Saal

Quand j'étais
enfant,
j'aurais aimé...

Vivre dans un film
de Jacques Demy
et une chanson de
Michel Legrand.
Où les femmes étaient
belles, fines, soignées,
joyeuses, fortes,
drôles, sûres d'y
arriver ou se moquant
de tomber.

Elles dansaient,
chantaient, vibraient.
Libres et heureuses
de vivre.

Merci Lola, Geneviève,
Madeleine, Peau
d'Âne, Solange,
Delphine, Yvonne...

« (Leurs)
démarche(s)
ressemble aux
souvenirs d'enfant
Qui trottent dans
ma tête et dansent
en rêvant »

Muriel Achery

Quand j'étais enfant, dans les années 70 et vers l'âge de 8-9 ans, j'ai un jour dit à ma mère : « il vaut vraiment mieux être un garçon qu'une fille ! » Et étant une fille, c'était lourd de sens. J'avais bien compris qu'en grandissant, il valait mieux être un garçon... à la maison et dans les familles, qu'il valait mieux être un garçon... à l'école, qu'il valait mieux être un garçon... dans notre société de « Liberté, Égalité, Fraternité » !

Pour ma génération et malgré les quelques efforts fournis, ce reproche vis-à-vis de nos cultures et société, n'a pas beaucoup évolué puisque j'ajoute aujourd'hui qu'il vaut mieux être un homme... dans le monde du travail aussi ! Toutefois, car j'ai un fond plutôt optimiste, je crois que les générations futures continueront à faire bouger tout cela !

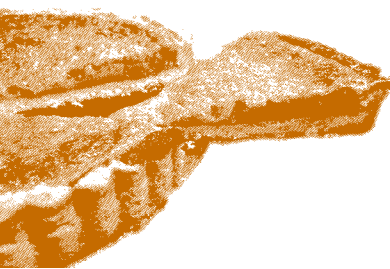
Forza les jeunes !

Alexandra Rousseau

Alexia Sebag

Mon plus beau souvenir d'enfance a le goût de la tarte au sucre que je préparais avec ma grand-mère, elle dans son grand plat à tarte, moi dans un plus petit plat à ma taille.

Je ne veux garder de mon enfance que l'odeur de cette tarte bien dorée qui avait bien plus de beurre et de sucre que de pâte et qui vient sur mes papilles comme dans mon enfance adoucir tout le reste.



Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chaque enfant rejeté trouve toujours une main tendue. J'ai appris tôt à défendre ceux qu'on ignorait, car je me reconnaissais dans leur fragilité.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chaque enfant ait la chance de rire autant que moi, de courir librement dans les cours d'école, sans crainte de la méchanceté ou de l'autorité injuste.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chacun ait des parents comme les miens, qui offrent la liberté d'être soi et une mémé, qui avec sa joie de vivre m'a montré qu'il suffisait de peu pour rendre la vie colorée.

Si j'avais su que ce que j'ai reçu serait un jour un cadeau à offrir, j'aurais aimé que chaque enfant ait un monde d'amour et de bienveillance.

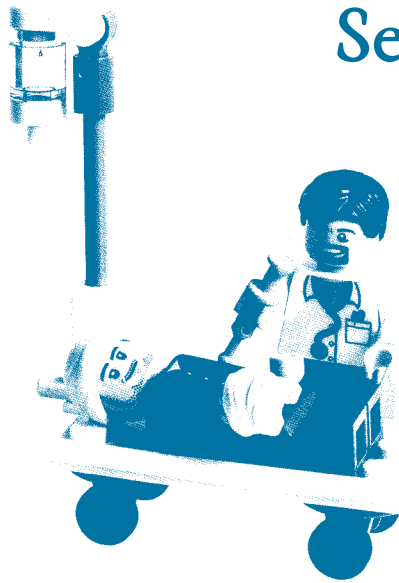
Aleksandrija Tirnanic

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé qu'on me voie, vraiment.

Qu'on accueille mes larmes sans les taire, qu'on entende mes silences sans les punir. J'aurais aimé qu'on me protège, qu'on me dise que ce que je vivais n'était pas normal, pas juste et que ce n'était pas ma faute.

J'aurais aimé être prise dans les bras, pas dans la peur.

Être reconnue comme un être humain. Avoir le droit d'exister, d'avoir peur, de rêver. Le droit à l'enfance, tout simplement. Pas à survivre, mais à grandir. À être un enfant... et rien d'autre.



Sebastien Laurent

Je suis Sébastien et je suis le trésorier d'Enfance Majuscule.

Étant le petit-fils de Simone Chalon, j'ai la particularité d'être un enfant de l'association et d'avoir grandi au milieu de ce combat contre la maltraitance. Oui, je vous le confirme, les réunions de famille n'offraient pas toujours que des sujets joyeux.

Ce que je n'aimais pas du tout étant petit, c'est ce sentiment que partout autour de moi, des enfants pouvaient souffrir sans que je puisse rien y faire. Un sentiment qui est, sans nul doute, à l'origine de mon engagement au sein de l'association.

Par contre, ce que j'aimais par-dessus tout étant petit, c'était les Legos et la liberté qu'ils me donnaient de créer un monde idéal que je cherche toujours à construire aujourd'hui, et auquel j'espère contribuer au sein d'Enfance Majuscule.

Sarah Chayantz

Lorsque j'étais enfant, je n'aurais pas changé grand-chose à ma vie, mais une idée me remplissait d'angoisse car je savais au fond de moi que mes parents n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

J'attendais, sans savoir quand, le moment où ils allaient m'annoncer leur rupture.

Un jour, c'est arrivé, ils se sont séparés.

Et contre toute attente, ce n'était pas la fin du monde.

C'était même un début étrange mais plus apaisé que je ne l'aurais imaginé!

Quel bonheur de les retrouver, chacun de leur côté, singuliers, entiers, plus eux-mêmes que jamais.

Et moi, au milieu, soulagée de ne plus avoir à faire semblant d'y croire à leur place.

Anne Schapiro-Niel



Céline Gréco

Lorsque j'étais enfant, ce que j'aurais aimé ce n'était pas la réussite ou la reconnaissance que mon père exigeait de moi à travers le piano, mais simplement de recevoir de l'amour, de la tendresse, des câlins, et le droit d'être une petite fille comme les autres.

Je faisais ce que j'avais appris à faire le mieux : je m'évadais en me concentrant sur mon début d'histoire dans laquelle j'étais l'héroïne, et j'arrivais progressivement à quitter le monde réel. Le temps passait ainsi plus vite, sans douleur, sans angoisse.

C'est mon rêve d'être médecin qui m'a tenue en vie.

Aujourd'hui, j'ai renoué avec le piano, parce que je me suis rendu compte qu'il a le pouvoir de rendre les gens heureux, le temps d'un morceau. Il a le pouvoir de faire oublier les souffrances, pour quelques instants.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé être chef de classe. J'étais fascinée par une élève de ma classe que tout le monde aimait. Sa maman venait la chercher chaque jour. Elle s'appelait Caroline et je l'avais identifiée comme l'héroïne des livres de la Comtesse de Ségur que je lisais. Toujours impeccable, bien coiffée, bonne élève, elle était parfaite. J'étais une petite blonde aux yeux bleus, rigolote et j'avais des amies, mais je n'avais pas autant d'amies que Caroline et ma mère ne venait jamais me chercher à l'école. Quand il y avait les votes pour être chef de classe, je me présentais et j'obtenais des votes mais jamais autant que Caroline. J'aurais tant voulu rentrer à la maison et crier : "je suis cheffe de classe !" J'ai toujours pensé que c'était la réussite totale d'être élue et de représenter sa classe.

Je n'ai jamais été cheffe de classe !



Christine Ascoli

Quand j'étais petite fille, j'observais les plus grands. J'interrogeais les adultes. Et m'étonnais de leurs réponses, toujours en décalage face à mes attentes et préoccupations d'enfant... N'avaient-ils pas eux aussi traversé l'enfance et ses vicissitudes ?

Je leur accordais alors qu'ils avaient peut-être oublié cet univers, engloutis qu'ils étaient dans leurs responsabilités de grandes personnes.

Grandir c'était ne plus se souvenir.

Alors j'avais écrit, inscrit en caractères convaincus, dans un manuel de conseils d'enfant destiné aux parents, ce qui pourrait me servir de mémoire, souvenir, témoignage, rappel quand ce serait mon tour d'être une grande, voire une maman. Surtout ne pas oublier l'enfance !

Le livre a disparu dans les méandres de la vie... quelles traces en reste-t-il ? Quelle empreinte dans ma mémoire...

Bernard Golse

J'aurais aimé être chef d'orchestre...

À l'adolescence, alors que je faisais du piano depuis l'âge de quatre ans, j'ai rencontré une grande dame de la musique, Hélène Dieudonné, à qui je suis allé demander si elle pensait que je pouvais devenir chef d'orchestre.

Elle me dit que mon niveau de piano était bon, mais que si, à mon âge, je ne savais lire que deux clefs seulement (la clef de sol pour la main droite et la clef de fa pour la main gauche), il y avait là un réel problème...

Nous étions en juin ou en juillet, et elle me donna rendez-vous après l'été en me demandant de savoir lire quatre clefs couramment après les grandes vacances !

C'était sans doute, un défi.

Je ne l'ai pas compris ainsi, et je ne l'ai pas relevé.

Aujourd'hui, je me dis que peut-être mon désir n'était pas suffisant...

Cela étant, je n'ai aucun regret, car l'amour de la musique m'a amené à m'intéresser aux conditions d'émergence du langage qui, au début, n'est que pure musique.

Alors, vive la musique et vive le bébé !

Eva Carrion



Quand j'étais petite, j'aurais aimé que l'on me dise que j'étais forte. Pas seulement « qu'elle est mignonne cette enfant », ou « qu'elle est souriante ». Non, « qu'elle est forte ! », c'est ce que j'aurais aimé entendre plus souvent. J'aurais voulu savoir qu'il était possible de soulever des montagnes, même en étant petite, et qu'être victime de harcèlement ne faisait pas de moi une petite fille fragile. Que le fait de pleurer facilement, devant un film ou lors d'une séparation, ne faisait pas de moi une « chouineuse ». J'aurais tant voulu savoir, du haut de mes trois pommes, que même sans ailes, il est possible de s'envoler très haut...

Elisabeth Reis

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que le temps s'arrête lorsque j'étais auprès de mes grands-parents l'été.

Ces moments, qui se déroulaient dans une campagne perdue au Portugal, étaient uniques, remplis de rires, de plénitude et de partage. Cela a développé une grande complicité entre mes grands-parents et moi.

Juste le bruit de la nature, des animaux et la bonne humeur de mes grands-parents qui étaient aux petits

soins pour moi pendant quasi 2 mois, je me sentais bien et protégée même si j'étais loin de mes parents.

J'aurai aimé que ces deux mois durent une éternité, car j'apprenais avec eux les coutumes locales qui étaient très importantes et cette transmission allait avoir un impact sur ma vie d'adulte.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé rester enfant.

Karen Tero

Lorsque j'étais enfant, je ne sais pas vraiment ce que j'aurais aimé.

J'ai très vite appris à m'endurcir, comprenant que mes chagrins et l'expression de mes sentiments ne donneraient lieu à aucune consolation, ni à aucun câlin. J'ai donc développé une forme d'incapacité à exprimer mes émotions ou plutôt, je n'en ai pas ressenti la nécessité pendant très longtemps. Ce n'est que tardivement que j'ai compris l'importance des échanges, car ils adoucissent la vie. Cela m'a permis de me sentir enfin presque entier.

POLICE

Nicole Tricart

Lorsque j'étais enfant, mon grand-père était commissaire de police. J'avais une grande admiration pour lui, mais il ne m'avait jamais parlé de son métier. Comment aurait-il pu transmettre sa passion à une petite fille dont il savait qu'elle ne pourrait jamais suivre sa voie, puisque cette profession n'était pas ouverte aux femmes. J'ai donc fait des études de droit, la magistrature m'intéressait... J'aimais bien le droit pénal et la procédure, et l'idée de rendre la justice, parce que je pensais que c'était le seul moyen de réparer ce qui avait été brisé. C'est donc avec un grand bonheur que j'ai passé le concours dans les forces de police, dès qu'il a été ouvert aux femmes ; j'ai fait partie de la 2^e promotion de femmes commissaires en 1975... J'aurais aimé que mon grand-père puisse être fier de ce qu'il avait transmis à sa petite-fille.

Evy Garcia

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé des parents bien traitants, bienveillants. J'aurais voulu une vie sociale, partager des souvenirs, savoir interagir facilement. J'aurais aimé ne pas me caler contre le mur la nuit pour me sentir en sécurité et dormir. J'aurais voulu des bras où me blottir quand j'étais triste, apprendre à faire confiance. J'aurais préféré recevoir de l'attention autrement que par des mains qui frappent ou des humiliations. J'aurais aimé ignorer la peur, et parfois l'envie de mourir. J'aurais simplement souhaité connaître l'insouciance, rire, avoir des amies, aller chez eux, les recevoir chez moi... Simplement avoir une enfance.



Julie Cruzillac



Jean-Michel Aubrun

Quand j'étais petit, j'aurais aimé me rendre à l'école avec joie pour apprendre, et non pas avec la boule au ventre.

Je ne pensais qu'à une chose, les « 4 méchants camarades de classe » qui allaient m'embêter à la sortie, m'empêchant de prendre mon vélo pour rentrer chez moi en compagnie de la jolie voisine de mon village.

C'était la double peine : ce harcèlement journalier, et le fait que ma chère Odile voyait que j'étais incapable de me défendre devant « mes bourreaux ».

C'était il y a près de 50 ans et, aujourd'hui encore, il m'arrive de voir cette scène entre jeunes dans la rue ; je suis incapable d'intervenir, et tous les souvenirs remontent.

Se penser loin de tout.

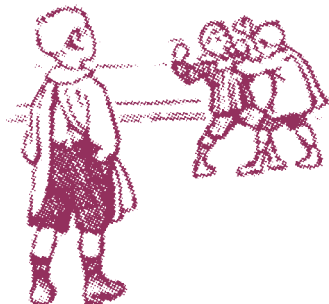
En plein cœur des grands Causses dans le sud Aveyron, au milieu de la nature sauvage et du climat parfois rude, du haut de mes 8 ans j'aurais bien aimé sentir l'effervescence de la ville, l'agitation, le mouvement. Plus précisément me dire que j'avais le monde à portée de main, moi qui le voyais si loin et si inaccessible. Presque inabordable : la culture, les expositions, les boutiques, les monuments, les restaurants, les journaux, ces messieurs et ces dames élégantes, coiffées et maquillées, les garçons de café, le métro et toutes ces vies si pressées de vivre des choses extraordinaires.

Si jeune et déjà le sentiment diffus et étrange d'avoir l'impression de rater quelque chose, de ne pas être au bon endroit. Je me disais qu'il me faudrait « rattraper mon retard », courir plus vite et plus fort pour y arriver moi aussi. Arriver où ? Je ne sais plus. Mais j'ai le souvenir que c'était déjà très précis dans ma tête : je n'étais pas au bon endroit.

J'aurais aimé trouver quelqu'un pour me dire que c'est une chance de grandir entourée de cet horizon. Que l'œil, le goût et l'intelligence se forment au contact des éléments et de la nature. Que la rudesse des températures l'hiver ou la puissance du soleil l'été sont autant de chance d'apprendre à apprécier les sensations, les ressentis et ce que la vie nous offre. Rien n'est plus réconfortant que d'arriver gelée dans une maison chauffée à la cheminée à la fin d'une froide et éprouvante journée de novembre.

J'aurais aimé comprendre avant que la vie est un voyage, que chaque journée ne se rattrape plus. Ne se rattrape pas. Que chaque jour compte.

Marie-Christine Gryson



Claire Brisset

Quand j'étais enfant, j'ai grandi dans une petite tribu. Quatre filles, un garçon. J'étais la troisième, troisième fille. Inutile de dire que nous faisons tout ensemble : jouer, rire, se chamailler, se jalouser, se réconcilier. Alors j'ai rêvé d'être fille unique : être seule l'attention de mes parents, ne rien partager, ne pas porter les robes que mes sœurs avaient portées, ne pas faire le silence pour ne pas réveiller les plus petits, quel rêve...

Et puis j'ai grandi. Bien sûr, j'ai regardé en arrière. Et je me suis posé la question inverse : comment grandit-on, comment se construit-on, sans sœurs, sans frère, avec qui jouer, même en cachette pour ne pas se faire repérer, comment ne pas se partager les livres, les cadeaux, les disputes, les réconciliations, les secrets ? C'est simple : on devient quelqu'un d'autre. Et je me suis aperçue que cet autre destin, fantasmé, devenir quelqu'un d'autre, n'était pas, n'aurait jamais pu être, celui dont j'avais rêvé.

Tout grand et tout petit parapluie
Quand j'étais enfant, j'aurais aimé

avoir un tout grand parapluie pour récupérer les quelques pauvres parachutistes éjectés d'un avion et qui, par inattention, tombaient à côté de la terre. J'avais la hantise de cette chute que j'imaginai éternelle, puisque l'univers était infini. J'étais en même temps fascinée par le fait de passer toute sa vie à tomber, tomber, et de n'avoir rien d'autre à faire que de tomber.

Et puis un jour j'ai découvert Mary Poppins et son tout petit parapluie qui la faisait voler. J'ai oublié le tout grand parapluie pour laisser les parachutistes à leur destin de grand.

J'ai enfin connu des rêves d'enfant, car le tout petit parapluie, que souvent elle me prêtait, m'emmenait au pays des histoires enchantées.



Isabelle Clanet Dit Lamanit

Enfant, je rêvais d'être comme tout le monde. Être, paraître, sembler, ressembler.

Je convoquais toute mon imagination pour me fondre. J'employais des trésors pour cacher mes différences, mes parents séparés, ma mère qui nous élevait seule, la maison bricolée, les amis décalés, la famille de bric et de broc, la vie de bohème, mes cheveux approximativement domptés...

J'avais pourtant en moi tant de singularité...

J'écrivais, je déclamaï dans la forêt, je chantais avec Barbara « ... mais les enfants ce sont les mêmes à Paris ou à Göttingen ».

J'étais la Bérénice d'Aragon « la première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide », j'étais Nina de Tchekhov « Mon père et sa femme ne veulent pas que je vienne ici. Ils disent que chez vous, c'est la bohème... », j'étais Tessa

de Jean Giraudoux « Oh! Lewis! Quel est le moyen de faire qu'une petite seconde devienne Toujours ? ».

Avec le temps... on apprivoise ses différences... on les fait siennes...

Avec le temps... on fait de ses singularités des trophées...

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que quelqu'un me chuchote à l'oreille... elles sont bien chouettes tes différences!

Danièle Ikidbachian

Quand j'étais enfant, mon père adorait nous photographier, ma sœur et moi, à l'aide d'appareils dont la mise en route était passablement compliquée. Je ne sais pas pourquoi, ses dispositions artistiques probablement, il nous obligeait à prendre des poses figées, en quinconce, ou les bras levés en miroir et, telles des statues, nous devenions des muses ridicules.

Je me rappelle très bien que je vivais ces situations avec un fort ressentiment, ou plutôt avec l'impression ô combien déplaisante d'être l'accessoire d'un idéal esthétique. Les séances se terminaient d'ailleurs parfois par de véritables pieds-de-nez de ma part, et mon père avait assez d'humour pour immortaliser aussi ces images...

Je revisite ces séances comme un manque de respect à l'enfant que j'étais et qui renâclait, sans être entendue, à prendre la pose.

Mais aujourd'hui, finalement, je les comprends comme des moments de ciment affectif d'un père cherchant à nous sensibiliser à son art, à la création et à ses exigences.

Mais... ces séances interminables ont eu pour effet sur moi d'avoir un grand déplaisir à être photographiée!

Jean-Pierre Rosenczveig



Isabelle Papieau

Quand j'étais enfant, je n'ai pas aimé les dimanches soir. En effet, ils marquaient la fin d'une douce journée en famille, ponctuée de sorties ou d'activités chères, dont la peinture, que mes lectures m'inspiraient, faute de voyager loin. J'appréhendais le déclin de ce jour dominical, annonciateur d'une semaine restrictive d'espaces de liberté, de rêve.

De surcroît, je détestais ces dimanches soir lors desquels étaient diffusés des films assortis du fameux « carré blanc » sur l'unique chaîne de la télévision installée dans notre cuisine : seule visée par cet interdit pour moi mystérieux et tournant de fait le dos au téléviseur toute la durée du dîner silencieux qui s'éternisait, je trouvais alors ce temps-là démesurément long et ennuyeux.

Non, vraiment, je redoutais le dimanche soir...

Des souvenirs d'enfance qui forgent l'adulte. La main de mon père qui me rattrape fermement, alors que j'ai 4 ou 5 ans et que la rivière de Dordogne allait m'emporter.

Cette fugue de la synagogue à 5 ans, mon père me rattrapant quand j'arrivais sur le trottoir ; j'étais déjà athée. Je devais réitérer bien plus tard en fuguant à mon arrivée au siège de l'Ecole Nationale de la magistrature.

Le fait de découvrir l'antisémitisme primaire en étant agressé en 6^e par un élève du fait de mon nom, et d'avoir été sauvé par le grand de ma classe, arrière de l'équipe de rugby.

Mon enfermement dans une armoire branlante dans laquelle la professeure m'avait enfermé, tout cela au prétexte que j'avais volé un plumier.

Ces surveillants de l'étude en 6^e qui nous menaçaient sur l'estrade de nous couper les doigts, au point de nous tétaniser.

La découverte de la télévision parmi les premiers dès 1956, source d'ouverture sur le monde et les savoirs.

Tout cela fait sûrement un magistrat engagé, d'abord juge des enfants, qui lutte contre l'enfermement simpliste et les atteintes aux libertés, dont la liberté de conscience avec cette idée que les enfants ont besoin d'être accompagnés d'adultes notamment, mais respectés dans leur intégrité et dans leurs convictions.

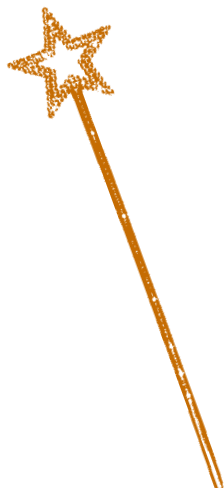
Nicole Emam

Enfant, je voulais tout voir... Alors, je tournais, tournais le plus vite possible, pour ne rien rater autour de moi. Je tournais jusqu'à ce que le sol me rattrape, et je tombais. Le nez par terre, je ne voyais plus rien. J'ai donc décidé de prendre de la hauteur. Mais grandir, c'est compliqué. J'ai grimpé, escaladé, je suis montée le plus haut possible, de la chaise à la table, de l'escabeau à l'échelle. Et je me retrouvais par terre, et je ne voyais plus rien...

Jusqu'au jour où j'ai trouvé la solution.

Puisque j'étais par terre, je suis restée couchée dans l'herbe. Et je l'ai vu, juste au-dessus de moi : un tout petit nuage, il me faisait signe de le suivre. Alors je l'ai suivi partout, et quand il n'était plus là, parce qu'un grand ciel trop bleu l'avait avalé, je savais qu'il était parti au bout du monde, pour tout voir, tout savoir, et venir me raconter des histoires.

Aujourd'hui l'enfant est devenue une dame aux cheveux blancs, qui regarde toujours le ciel avec tendresse pour y retrouver son petit nuage...



Irène Michot

Quand j'étais enfant, j'étais terrorisée par tout. Tout m'inquiétait, tout était pour moi source d'angoisse. Chaque événement si minime soit-il me donnait des cauchemars, et j'étais sur la défensive permanente dans la crainte d'une nouvelle frayeur.

J'aurais aimé avoir une baguette magique pour ne plus avoir peur et surtout être apaisée pour me laisser le temps de rêver.

À défaut de baguette, j'ai sans doute eu la chance de faire des rencontres magiques, qui m'ont permis de devenir la femme forte que je suis aujourd'hui.

Bruno

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé savoir ce que je sais maintenant. Mais probablement que si je l'avais su, je n'aurais pas tout aimé.

Nathalie Da Silva



Quand j'étais enfant, je n'ai pas aimé les moments où j'étais séparée de mes parents, j'avais peur lorsque je n'étais pas entourée d'une personne de confiance.

J'ai encore le souvenir d'avoir vécu un grand moment de tristesse lors d'un voyage scolaire.

On souhaite que nos enfants suivent le groupe, sans trop les écouter et prendre en compte leurs peurs.

L'année dernière c'est mon fils de 10 ans qui est parti en voyage scolaire ; lorsque je l'ai récupéré, j'ai tout de suite vu, à sa descente du car, qu'il était dans un état émotionnel compliqué. Une fois dans mes bras, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes et m'a serrée si fort, ça n'était jamais arrivé avant.

Je me suis promis d'être toujours à l'écoute durant ces étapes, qui nous semblent parfois banales mais peuvent blesser durablement.

Christophe Philippe

Quand j'étais enfant, Je me souviens... Non, ça c'est Georges Pérec Dommage, ce serait tellement plus simple comme exercice

Quand j'étais enfant J'aurais aimé ou je n'ai pas aimé... Page blanche Non, pas ça ! Trop plombant pour un numéro spécial anniversaire de la revue.

Dix ans déjà

J'aurais d'ailleurs bien aimé, le jour de mes dix ans, ne pas m'entendre dire : « tu es grand maintenant, tu as deux chiffres à ton âge. Imagine que tu n'en auras peut-être jamais trois ».

Dix ans pour un enfant c'est déjà plus de la moitié de temps vécu qui lui restera pour être un jour centenaire.

J'aurais aimé que ces dix premières années passent plus vite. J'aurais tant aimé que Gavroche ne meure pas sur les barricades

J'allais oublier

J'aurais surtout aimé en 1974 que l'équipe des Pays-Bas de Johan Cryuiff gagne la finale de la Coupe du Monde à Munich

Philippe Lamaison

Quand j'étais enfant... je n'ai pas aimé qu'on m'empêche de dessiner. Je remplissais les uns après les autres de petits agendas noirs rigides, d'un demi-format A4 où l'année figurait en doré sur la couverture. On appelait ça les "agendas de médecin".

Aux feutres, j'y multipliais les silhouettes des super-héroïnes, issues des comics US que je dévorais alors. Pleine page, frontales, au cerné le plus souvent noir et aux aplats de couleurs sans nuances, elles se succédaient jour après jour. C'était comme la version infantile d'un calendrier de charme sauf qu'à "Miss avril" se substituait la miss Marvel ou la Wonder girl de journées répétées, sans interruption ni variation aucune. Et si ce n'était pas dans de tels agendas, c'était dans des ramettes de papier reliées que mon père rapportait du bureau ; qu'importe, les blocs, les ramettes, les éphémérides se succédaient sans fin.



Par exaspération ou pour une autre raison qui m'échappe encore, mes parents décidèrent subitement devant cette pratique systématique de m'interdire de dessiner.

Bizarrement, j'accueillis cela sans opposition, ni pleurs, ni colère. Mais dès le soir même, le dîner se rallongea du temps que je prenais pour dessiner sur le plateau de formica de la table, au doigt et à la salive.

Mes parents ne m'ont plus jamais interdit de dessiner.

Patricia Chalon

Quand j'étais enfant, j'aurais voulu avoir de la mémoire. Il me semblait invraisemblable que très peu de temps après avoir vécu un évènement, je ne m'en souviensse déjà plus. Alors, parfois je me disais « il faut te souvenir de ceci, rappelle-toi de cela » et parfois ça marchait : la preuve, je m'en souviens encore !

Mais quand j'étais enfant, j'aurais voulu ne pas avoir de mémoire pour ne pas me souvenir de toutes les images d'horreur déversées par la télévision sans que cela inquiète mon père qui, comme beaucoup de parents de cette génération, pensait que les jeunes enfants ne comprenaient pas. À quatre ans, j'étais trop petite pour prendre du recul, mais assez grande pour mesurer toute l'horreur de la Shoah.

Je me disais « essaye de ne pas t'en souvenir », et ça ne marchait pas : la preuve, je m'en souviens encore !



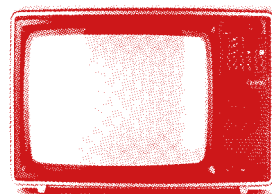
Michel Cymes

J'avais 11 ans, j'étais en sixième, je n'aimais pas les maths. J'avais de mauvaises notes. Mes parents ont décidé de me faire donner des cours particuliers. Nous vivions à quatre avec mon petit frère dans un appartement de 60 mètres carrés. Nous partagions une chambre. Et pendant que ma mère était dans la cuisine, avec l'étudiant qui me donnait des cours, nous fermions la porte à clé pour ne pas être dérangés.

Un jour, brutalement entre deux équations, il me demande si je me masturbe. À 11 ans, non formé, et choqué, je balbutie tant que bien que mal que... non ! Il me dit « je vais te montrer comment on fait » ... il sort son sexe en érection et commence à se caresser. Il me propose de mettre ma main sur son sexe. Je refuse. Il se rhabille.

J'ai dit à mes parents que je n'avais plus besoin de cours de maths. Sans autre explication.

Cette scène est, plus de cinquante ans plus tard, toujours gravée dans ma mémoire. Ah, au fait, mes résultats en maths n'ont été ni meilleurs, ni pires qu'avant, mais j'ai réussi médecine...





La co-conception, ingrédient magique des expositions pour enfants

Margot Coïc
Muséographe

Quand elle ouvre ses portes pour la première fois, en 1986, la Cité des sciences et de l'industrie (CSI) est l'un des premiers musées d'Europe à proposer un espace d'exposition pour les enfants. Depuis, à travers la transformation de *l'Inventorium en Cité des enfants*, ses différents renouvellements, ainsi que les nombreuses expositions temporaires, les équipes d'Universcience¹ ont développé un savoir-faire unique en matière de muséographie jeunesse. Cette expertise s'est développée et les pratiques ont évolué, jusqu'à intégrer, aujourd'hui, les enfants dans la phase de conception de ces expositions.

MÊLER LES ENFANTS AU PROXCESSUS DE CONCEPTION, QUELS ATOUTS ?

Une exposition, même pour les enfants, c'est une histoire d'adultes. Les membres du comité scientifique et culturel, les « expertes et les experts », sont des spécialistes de l'enfance, des sciences du jeu, des sciences de l'éducation, de sociologie, de neuroscience ou encore de pédopsychiatrie. Les conceptrices et les concepteurs - muséographes, scénographes, graphistes, designers, manipeurs - sont aussi des adultes qui se sont formés à leurs métiers. Il en va de même pour les fabricantes et fabricants. Si toutes et tous s'activent pendant plusieurs années pour créer un espace-temps pour les enfants, aucun·e d'entre eux n'est encore un enfant.

1 L'établissement public qui réunit la Cité des sciences et de l'industrie et le Palais de la Découverte.

Qui plus est, si l'enfance est un passage obligé, aucune des personnes citées n'a expérimenté l'enfance d'aujourd'hui, l'enfance en 2025. Aussi proches des enfants qu'ils et elles puissent être, il manque autour de la table de réunion une voix essentielle.

À Universcience, les muséographes cherchent sans cesse à ramener cette voix au centre du projet. C'est là tout le but de la co-conception. Si les études de l'Observatoire des publics, l'accompagnement du comité scientifique et culturel, et leurs propres expertises offrent une connaissance approfondie de leurs publics, cela ne suffit pas. Ils mettent un point d'honneur à inclure les enfants dans tout le processus de création d'une exposition. Et ce, pour plusieurs raisons :

DONNER UNE VOIX ET UNE PLACE AUX ENFANTS DANS LE MUSÉE

À travers la co-conception, un lien différent se crée entre l'enfant et le musée. Il rend le musée plus accessible et leur montre qu'ils et elles y ont toute leur place. L'attachement qui peut alors se créer leur donnera envie d'en parler et ainsi de faire le lien entre le musée et leurs accompagnant·es.

CONNAÎTRE LA CULTURE DES ENFANTS ET S'EN INSPIRER

Il est nécessaire de s'imprégner des mots, des envies, des joies et des imaginaires des enfants pour que les expositions et expériences créées les touchent. Afin de garantir que les enfants se reconnaissent dans ce que les équipes conçoivent, elles ont besoin de les rencontrer et de s'ancrer dans leur réalité.

Pour ce faire, il existe différents moyens. Se rendre directement dans leurs lieux (les écoles, centres périscolaires, etc.) et échanger directement avec les enfants. Se renseigner sur le monde de l'enfance au travers des livres, séries, films et jeux qui les enthousiasment. À chaque muséographe sa façon pour se reconnecter à l'univers de l'enfance et à sa culture.

Il est nécessaire de s'imprégner des mots, des envies, des joies et des imaginaires des enfants pour que les expositions et expériences créées les touchent.

CONFIRMER SON APPROCHE ET SE LAISSER SURPRENDRE

Rencontrer des enfants tout au long du projet d'exposition permet aux muséographes de prendre le recul nécessaire sur les dispositifs développés. Sans cette rencontre, il est impossible d'être au plus près des attentes des enfants, ni de voir leurs réactions pour créer de la surprise. Impossible aussi de savoir ce qui est juste, ce qui fonctionne, sans les interroger.

Après plusieurs mois de travail intense, il peut être difficile de faire des modifications, même nécessaires. Le temps, toujours trop court, contraint les équipes à aller vite. C'est justement dans ces moments que les muséographes ont besoin de confronter leurs idées aux enfants : les réactions des enfants leur permettent de se débarrasser des idées qui ne font plus sens, de bousculer leurs préjugés, leurs intuitions et leurs plans. A contrario, ces rencontres précieuses confirment parfois les scénarios et l'ergonomie des dispositifs.

Malgré leur connaissance « des enfants » et des comportements des visiteuses et des visiteurs grâce à l'Observatoire des publics d'Universcience, les muséographes peuvent avoir tendance à coller des rôles aux enfants. Rôles qu'on ne peut déconstruire que par des rencontres.

S'ADRESSER À TOUS LES ENFANTS

Selon le contexte de la visite (en classe, avec leurs ami.es ou leurs familles), les comportements des enfants sont très différents. Ce qui ne change pas, c'est que chacun a ses origines, son âge, son milieu social, son propre système d'apprentissage, ses propres centres d'intérêts, etc. Tout cela, fait de lui ou d'elle, un être unique. Pour s'assurer que leurs conceptions sont adaptées à toutes et tous, il est important que les muséographes rencontrent des enfants dans des contextes différents (à la CSI ou à l'école) et des milieux sociaux différents.

**Aller au contact
des enfants
reconnecte les
muséographes
à leur public et
redonne du sens
à leurs actions.**

DÉFENDRE LA PLACE DES ENFANTS DANS LA SOCIÉTÉ

Faire de la co-conception avec des enfants, c'est aussi un acte politique!

L'article 12 de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant leur donne « le droit de donner librement leur avis sur les questions qui les concernent. Les adultes doivent les écouter avec attention et les prendre au sérieux ». Il s'agit d'aller contre l'adultisme² et de sortir de notre posture descendante d'adulte sachant : « Les enfants savent et savent faire énormément de choses. Des choses que les adultes ne savent pas ou plus faire. Les faire intervenir valorise leurs expertises. » dit Barbara G., muséographe à Universcience.

DONNER DU SENS À SON TRAVAIL EN TANT QUE MUSÉOGRAPHE

Aller au contact des enfants reconnecte les muséographes à leur public et redonne du sens à leurs actions. En plus de leur rappeler pour qui leurs expositions sont conçues, ces rencontres sont une source de joie et de motivation précieuse.

Sophie M. et Laurence C., commissaires de l'exposition *Danser*, ont testé le dispositif principal « Le bal » dans une école avec une centaine d'enfants. Cette journée de test intervenait à un moment intense et complexe du projet, où elles étaient toutes deux épuisées. Le test a été une telle réussite, qu'à la fin de la journée elles « avaient le feu ». Cette parenthèse revigorante leur a redonné l'élan et la motivation pour aborder la suite du projet.

Dans la *Cité des enfants 5 -10 ans*, le dispositif « Qui est-ce ? » pousse les enfants à jouer, sans demander si le personnage est une fille ou un garçon. Les représentations choisies montrent de jeunes adultes, aux styles très différents, qui cassent les stéréotypes. Pour Margaux P., muséographe sur le projet en charge de ce dispositif, le test a été très important « regarder les enfants le faire et voir que ça marche, ça m'a donné un coup de boost ! J'étais fière d'y être arrivée ».

2 Adultisme : toutes formes de domination exercées par les adultes sur les enfants.

[...] l'enfant utilisateur, l'enfant testeur, l'enfant informateur et l'enfant partenaire. Ces postures donnent plus ou moins de place aux enfants et peuvent être sollicitées à différents moments des projets. Elles dépendent largement de la place que les adultes laissent à la parole de l'enfant, et de comment ils intègrent les retours récoltés.

LA CO-CONCEPTION MODE D'EMPLOI

Dannyelle Valente³, s'appuie sur le travail de la chercheuse Alisson Druin⁴ pour identifier quatre postures pour les enfants dans un projet de co-design : l'enfant utilisateur, l'enfant testeur, l'enfant informateur et l'enfant partenaire. Ces postures donnent plus ou moins de place aux enfants et peuvent être sollicitées à différents moments des projets. Elles dépendent largement de la place que les adultes laissent à la parole de l'enfant, et de comment ils intègrent les retours récoltés.

L'enfant utilisateur est passif. On l'observe, on se documente sur ses compétences, ses intérêts et ses connaissances. Il n'est pas nécessaire qu'il soit présent pour cette recherche.

L'enfant testeur participe aux tests, qui peuvent concerner des prototypes ou des idées, mais les résultats du test n'ont pas d'impact sur le dispositif. Il ou elle intervient notamment sur des phases de validation.

L'enfant informateur est actif. Il ou elle est interrogé, peut donner ses idées, participer à des tests. Sa parole a un impact sur l'évolution du projet.

L'enfant partenaire est actif. Il participe à la création du projet, influence le choix des contenus, participe au développement des prototypes et à une voix dans les décisions. Dans cette posture, on met aussi en avant les compétences que l'enfant va développer en participant au projet.

L'EXPÉRIENCE DE LA MAISON BIZARRE

La Cité des enfants 5-10 ans comporte six espaces : un espace de médiation *Science animée*, et cinq univers muséographiques : Dessus-dessous, sur la biodiversité - Jeux d'eau, sur les premières démarches scientifiques - Fête foraine, sur les compétences physiques, cognitives et les questions de société - Atelier Débrouille, sur la créativité - et la Maison Bizarre sur l'imagination.

Cette « Maison bizarre » propose une immersion dans un logis farfelu. Dans le salon, l'observation est de mise pour découvrir le monde des monstres et développer son esprit critique. Dans la chambre, on joue sur les émotions, les enfants sont invités à écouter ou inventer des histoires, enfin dans le grenier, ils créent des personnages, des architectures et de la végétation. Leurs dessins prennent vie dans une grande vidéo-projection.

Au début du projet, cette maison qui joue avec les codes de la réalité, manquait d'un élément essentiel : des habitants. Quand l'idée d'y mettre des monstres a fait son chemin parmi les muséographes du projet, il était hors de question de les inventer sans enfants.

Les monstres font partie intégrante de l'imaginaire de l'enfance : terrifiants, ils se promènent sous les lits, dans les placards et les cauchemars des enfants ; attirants, ils prennent place dans leurs jeux et leurs imaginaires à travers les histoires qu'on leur raconte.

3 chercheuse en sciences de l'éducation à l'Université de Genève

4 Informaticienne américaine étudiant l'utilisation des technologies éducatives par les enfants

Dans un premier temps, les muséographes se sont rendues dans une classe de CE1 pour collecter les réactions des élèves autour des vues de la scénographie de la Maison Bizarre et tisser son histoire. D'abord en les faisant réagir à ce qu'il y avait de bizarre dans cette maison, puis en les interrogeant sur les monstres qui y vivaient. Les enfants ont décidé que les monstres s'étaient cachés parce qu'ils avaient peur des humains.

La seconde partie était un atelier pendant lequel les enfants dessinaient des monstres et répondaient à quelques questions sur leur personnage. En mettant en commun tous les personnages, les muséographes ont appris que les monstres de la Maison Bizarre n'avaient pas besoin d'être une famille pour habiter ensemble, qu'un monstre avait beaucoup d'yeux, parfois des ailes, toujours des bras mais pas forcément de jambes ou de pattes, que les monstres avaient surtout peur des adultes et qu'ils aimaient faire peur aux enfants et manger du sang.

Hors de question, évidemment, de montrer des monstres qui mangent des enfants et du sang dans l'exposition. Même si un dispositif invite les enfants à jouer à se faire peur, il ne faut pas aller trop loin. Pour s'assurer que les monstres créés par les CM1 étaient compatibles avec les plus petits, une deuxième séance à l'école a été organisée mêlant les CM1 et une classe de CP. Les CM1 allaient raconter aux plus jeunes l'histoire de la Maison Bizarre et leur présenter les monstres qu'ils et elles avaient créés.



Les métiers de l'exposition

Une exposition est une œuvre collective créée par des équipes pluridisciplinaires. Certains professionnels interviennent dès la conception, d'autres rejoignent le projet au moment de sa production.

Les muséographes transforment un sujet en parcours de visite : ils et elles conçoivent la médiation entre un thème et un public. Pour cela, ils et elles sont en charge des contenus de l'exposition et utilisent une palette d'outils pour les expliciter aux visiteuses et aux visiteurs. Graphisme, films,

audio, manipes (dispositifs mécaniques interactifs), multimédias et autres objets sont autant de formes que peuvent prendre les dispositifs muséographiques dans une exposition.

Pour développer ces dispositifs, après en avoir dessiné les grandes lignes des scénarios, les muséographes font appel à des spécialistes : concepteur-ices de multimédia, auteur-ices, société de production audiovisuelle (film ou design sonore), manipeurs, etc.

Enfin, la scénographie donne au scénario des muséographes ses espaces et ses volumes. Ce sont les scénographes qui choisissent les matières, les couleurs, le design des mobiliers, la mise en lumière – en lien avec des éclairagistes, et les décors. Les graphistes s'occupent de la création des éléments visuels et textuels de l'exposition. Une exposition est donc le fruit d'un travail d'équipe mené sur plusieurs mois, voire plusieurs années, qui réunit des expertises diverses.

Cet exercice a eu lieu 3 semaines après la première séance et a permis aux muséographes de voir ce dont les CM1 se souvenaient (de tout!). Les CM1 ont parlé de toutes les pièces de la maison et de chacun des dispositifs. Suite à cette présentation, l'atelier avec les CP a confirmé que les monstres qui mangent les enfants étaient trop effrayants, et que les monstres pouvaient très bien manger des jouets.

Recueillir leur vision des monstres a nourri le travail de Geneviève Gauckler, l'illustratrice qui réaliserait les habitantes et les habitants de la Maison Bizarre. Après ces deux premières séances, tous les dessins des CM1 et tous les commentaires lui ont été transmis et elle s'en est inspirée pour les dessiner. Quand ces monstres ont été assez aboutis, l'équipe, accompagnée de l'illustratrice, est retournée à l'école pour les présenter aux deux classes, valider les monstres et vérifier qu'ils fonctionnaient pour toutes les tranches d'âge.

Les personnages ont été imprimés à taille réelle (2 m pour le plus grand, 1 m pour le plus petit), et installés dans le préau de l'école. Après une collecte d'idées et de réactions auprès des élèves sur chacun des monstres, les enfants devaient voter pour leur préféré. Ce vote a permis de voir que les deux classes, CP et les CM1, y trouvaient leur compte, mais différemment : les CP préféraient le monstre qui a des tentacules « comme Spiderman » et celui qui ressemble à une fleur, quand les CM1 préféraient celui qui fait le plus peur ou celui qui fait les meilleurs bêtises.

Toutes les discussions autour des monstres ont aussi aidé à créer les personnalités de chacun d'entre eux, et à nourrir le scénario de différents dispositifs de cet espace. Gliss, le monstre turquoise avec ses roulettes à pizza adore cuisiner et faire du skate ; Boum, le monstre boule est super fort ; Splash, le monstre aux tentacules a appris à Spiderman à se déplacer entre les buildings ; Echo, le monstre à la tête de fleur adore la nature ; Pipo, celui qui a de long bras et une grande bouche raconte tout le temps des histoires ; Pop le grand monstre poilu est triste de faire peur alors qu'il est très gentil ; Fizz, la boule électrique donne des coups de jus à Pop, c'est pour ça que ses poils sont tous ébouriffés, etc.

L'ensemble des échanges avec les deux classes a créé un fil rouge essentiel pour ce monde de la Cité des enfants 5-10 ans. Grâce à ce travail main dans la main, la Maison Bizarre a pris forme. Comme, rappelons-le, les monstres ont peur de nous, ils sont cachés dans le salon. On peut voir Gliss transformé en fauteuil, Splash dans la cheminée, Pop derrière la fenêtre ou encore Echo dans le vase de la bibliothèque. Puisqu'ils se délectent de jouets, dans Menu du jour – un jeu de reconnaissance tactile – on trouve une tarte aux dominos, un nounours rôti ou encore un gâteau de Playmobil. Dans les Portraits de famille on voit Boum – celui qui adore faire des bêtises, faire un spectacle de magie et couper un autre monstre en petits morceaux (sans sang pour ne pas faire peur, mais un clin d'œil certain aux monstres qui mangent les autres) ; Dans Histoires de monstres, nos personnages prennent vie, Boum et Pipo sèment le bazar dans la recette de gâteau que Pop essaie de cuisiner, Gliss réconforte Splash qui se trouve nul. Les costumes de Transformez-vous, un jeu d'ombre qui invite

Recueillir leur vision des monstres a nourri le travail de Geneviève Gauckler, l'illustratrice qui réaliserait les habitantes et les habitants de la Maison Bizarre.

Ce sont les idées des enfants, leur enthousiasme pour l'histoire proposée et leur attachement aux personnages qui a poussé les équipes à étoffer le scénario pour proposer une expérience de visite complète et une plongée totale dans l'imaginaire.

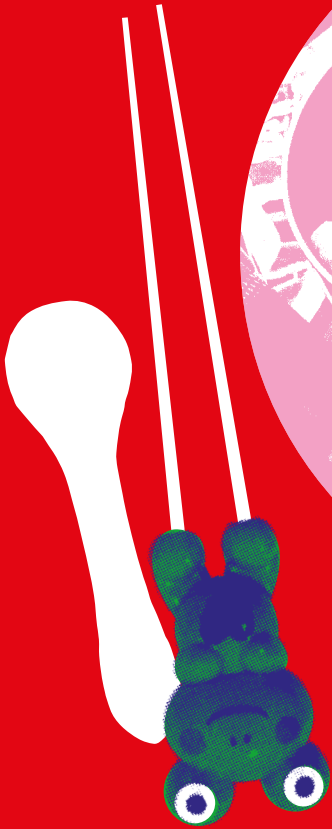
les enfants à créer des personnages et des histoires, reprennent les formes des corps des personnages. Enfin, Splash, le monstre timide, se cache dans la table de nuit pour lire un livre.

Sans cette année de travail avec les enfants, la Maison Bizarre ressemblerait à une tout autre maison. Ce sont les idées des enfants, leur enthousiasme pour l'histoire proposée et leur attachement aux personnages qui a poussé les équipes à étoffer le scénario pour proposer une expérience de visite complète et une plongée totale dans l'imaginaire.

La co-conception est l'ingrédient magique des expositions pour enfants. Grâce aux échanges avec eux, les expositions s'affinent et se rapprochent de leur monde, les muséographes s'assurent de toucher le plus grand nombre, tout en respectant la singularité de chacun. L'attachement symbolique créé peut marquer durablement enfants et muséographes et transformer leur expérience du monde.

Après l'ouverture de la *Cité des bébés* (0 - 24 mois), le renouvellement des *Cités des enfants 2-6 ans* et *5-10 ans*, il est temps pour Universcience de s'occuper de la tranche d'âge supérieur en proposant une exposition à destination des jeunes à partir de 11 ans. Cette exposition sera pensée avec les jeunes du début à la fin, dès le choix de la thématique, pour être au plus près de leurs préoccupations et de leur expérience du monde. 🐼





Autonomisation des enfants dans le préscolaire japonais à l'heure du repas

Alice Charzat

Master Études Asiatiques
École des Hautes Études en
Sciences Sociales (EHESS)

L'éducation préscolaire au Japon repose historiquement sur deux structures distinctes d'accueil d'enfants, apparues dans des contextes différents et sous la direction de ministères distincts. Ainsi on peut citer les "maternelles" et les "garderies".

Les yōchien (幼稚園, maternelle), créées en 1876, sont les premières institutions préscolaires japonaises. Elles dépendent du MEXT, acronyme du Ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie ; c'est un ministère japonais dont la principale préoccupation est l'éducation des jeunes enfants et a pour vocation de les accompagner dans le développement de leurs attitudes sociales et de leur autonomie, en s'appuyant sur le jeu et les routines. Les textes du MEXT proposent un cadre légal concernant l'éducation préscolaire et ciblent des objectifs de développement global : le social, l'émotionnel et le cognitif, renvoyant à des concepts comme la distinction des savoirs.

Bien que certaines maternelles soient privées, il s'agit d'une politique publique de l'éducation dont les compétences visées sont structurées en cinq domaines : la santé, les relations humaines, l'environnement, le langage et l'expression. Ces domaines, dans lesquels les enfants sont censés évoluer, concernent aussi bien le cadre public que le privé. Dans ces établissements préscolaires, des enfants de 0 à 6 ans (6 ans étant l'âge à partir duquel ils accèdent au circuit scolaire classique et obligatoire) commencent l'apprentissage de la vie en groupe.

1 Mon terrain s'est déroulé de septembre à décembre pour une rentrée scolaire qui, au Japon, a lieu en avril.

Après la Seconde Guerre mondiale, face à l'évolution du travail des femmes et des besoins de garde, les hoikuen (保育園, garderie) ont été développées par le Ministère de la Santé, du Travail et du Bien-être ou MHLW, sigle dérivé de l'anglais. C'est un ministère japonais qui supervise les préoccupations liées aux enfants et à leur bien-être (soins), sa mission est de garantir le développement physique et affectif de l'enfant tout en soutenant les familles. Ce ministère préconise une vision intégrée de la garde et du développement des enfants. Ses principales lignes d'actions visent le bien-être de l'enfant, l'alimentation, la sécurité, la coordination avec l'éducation et le soutien aux familles. Les textes qu'il propose offrent une posture holistique de l'enfance.

Ces deux systèmes, garderies et maternelles, ont longtemps fonctionné en parallèle, l'un à visée éducative, l'autre à visée sociale. Cependant, depuis les années 2000, le Japon s'efforce d'unifier ces approches à travers la création d'établissements intégrés (nintei kodomo-en), pour répondre à la fois aux impératifs éducatifs et aux réalités des familles contemporaines.

Bien que des différences persistent, la conclusion générale du terrain d'études démontre néanmoins une uniformité concernant le fonctionnement de ces dernières, en mettant l'accent sur les efforts mis en place pour favoriser l'éveil de l'enfant comme individu ainsi qu'en société et son autonomisation générale en prévision de l'entrée en "école primaire", dans le cursus standard et obligatoire japonais.

Pour simplifier l'approche ici présentée, nous partirons du postulat qu'une journée en maternelle et en garderie, bien que différemment séquencée, apporte à l'enfant des éléments de construction similaires² (activités, jeux en extérieur, temps calme, ...). Ainsi, pour aborder l'aspect fondamental de l'autonomie en contexte préscolaire, je prendrai ici comme exemple le temps du repas dans le cas précis de la garderie. Cette garderie se situe dans un quartier résidentiel de Tokyo, dans l'arrondissement d'Ōta. Dans ces écoles que sont les garderies, les adultes ont une posture ambivalente oscillant entre le "maître d'école" et le "parent". Ils sont présents lors des chagrins, calment les enfants, les enlacent, aident à l'endormissement lors de la sieste, mangent avec eux, distribuent une partie de la nourriture. En plus de ces tâches, les adultes effectuent aussi l'organisation et l'encadrement des activités, rédigent quotidiennement des rapports afin de tenir informées les familles. Pourtant, malgré la polyvalence dont font preuve les adultes, l'enfant est régulièrement invité durant son temps passé dans ces institutions, à se confronter aux tâches du quotidien. À travers des routines, il intègre des gestes et attitudes, comme le changement d'habits, le rangement ou l'hygiène.

Un temps fort durant lequel se reflète cette mise en pratique est le temps du repas qui est assez différent de ce que l'on connaît en France. Si les plus jeunes sont encore dépendants des adultes car ils ne marchent pas encore, à partir de 3 ou 4 ans les enfants adoptent une attitude censée les préparer à l'école primaire. La patience est clé durant les temps du repas, celle-ci est mise à l'épreuve au travers de plusieurs aspects.

2 Il existe des différences fondamentales (uniformes, disposition de l'espace classe,...) qui ne seront pas exposées ici, n'ayant aucun impact sur le sujet discuté.

L'adulte n'est pas véritablement absent de ces moments mais il est en retrait, donnant un espace à l'enfant pour gérer ce qui pourrait être qualifié de corvée.

Tout d'abord, contrairement aux plus jeunes, les enfants, dès 3 ans, viennent chercher leur nourriture et sont invités à se déplacer avec les plats et les couverts dans les mains. Pour pallier le risque de chutes, ils ont pour consigne de ne se déplacer qu'avec une composante de leur repas à la fois. Pour aller chercher les divers aliments, ils doivent attendre l'accord de l'adulte, sagement à leur place. C'est leur attitude générale (silencieux, bien assis) qui fera qu'ils seront désignés pour entamer leur récupération du repas. Ainsi, un ballet s'organise. Une fois le repas complet devant eux, l'adulte, ou les enfants délégués du jour, invite à réciter en groupe une expression figée servant à remercier pour le repas qu'ils s'appêtent à manger³. Le repas se déroule majoritairement dans le calme. Les enfants chuchotent entre eux ; les adultes discutent également à voix basse, tout en mangeant avec les enfants le même déjeuner en portion légèrement supérieure.

L'adulte n'est pas véritablement absent de ces moments mais il est en retrait, donnant un espace à l'enfant pour gérer ce qui pourrait être qualifié de corvée. Au début du repas, l'adulte installe les bacs contenant la nourriture et désigne les enfants qui prennent ensuite le relais. L'adulte accompagne également la distribution de liquide comme le thé ou la soupe, encore un peu difficile à gérer.

À la fin du repas, l'adulte n'a pas besoin de demander le débarrassage, celui-ci s'effectue naturellement : durant leur repas, les enfants empilent la vaisselle vide ; au moment de rapporter les assiettes, les bols et les verres, tout est déjà prêt. Après avoir débarrassé leurs vaisselles en répétant le schéma énoncé, c'est-à-dire en attendant l'accord d'un adulte, les enfants se mettent de côté laissant les "délégués" de plus de 3 ans passer un coup de chiffon avec un spray nettoyant sur l'ensemble des tables.

3 Itadakimasu (いただきます), qui signifie "remercier pour ce repas".

Chaque jour, de nouveaux enfants sont chargés de cette corvée ; ils sont comme les représentants de la classe, ils s'occupent d'initier les salutations aux adultes, de remercier pour le repas, d'apporter les fiches de présences et d'effectuer certaines tâches comme le ménage de l'espace classe. Ces mêmes enfants installent ensuite les lits pour les autres, préalablement sortis par un adulte.

L'adulte ne se charge finalement que des tâches les plus compliquées et difficiles à confier à un petit enfant : l'utilisation de produits et d'outils de nettoyage pour le sol (serpillière) ou le maniement de l'aspirateur assez lourd. De même, les adultes déplacent tables et chaises pour leur laisser l'espace d'installer les lits.

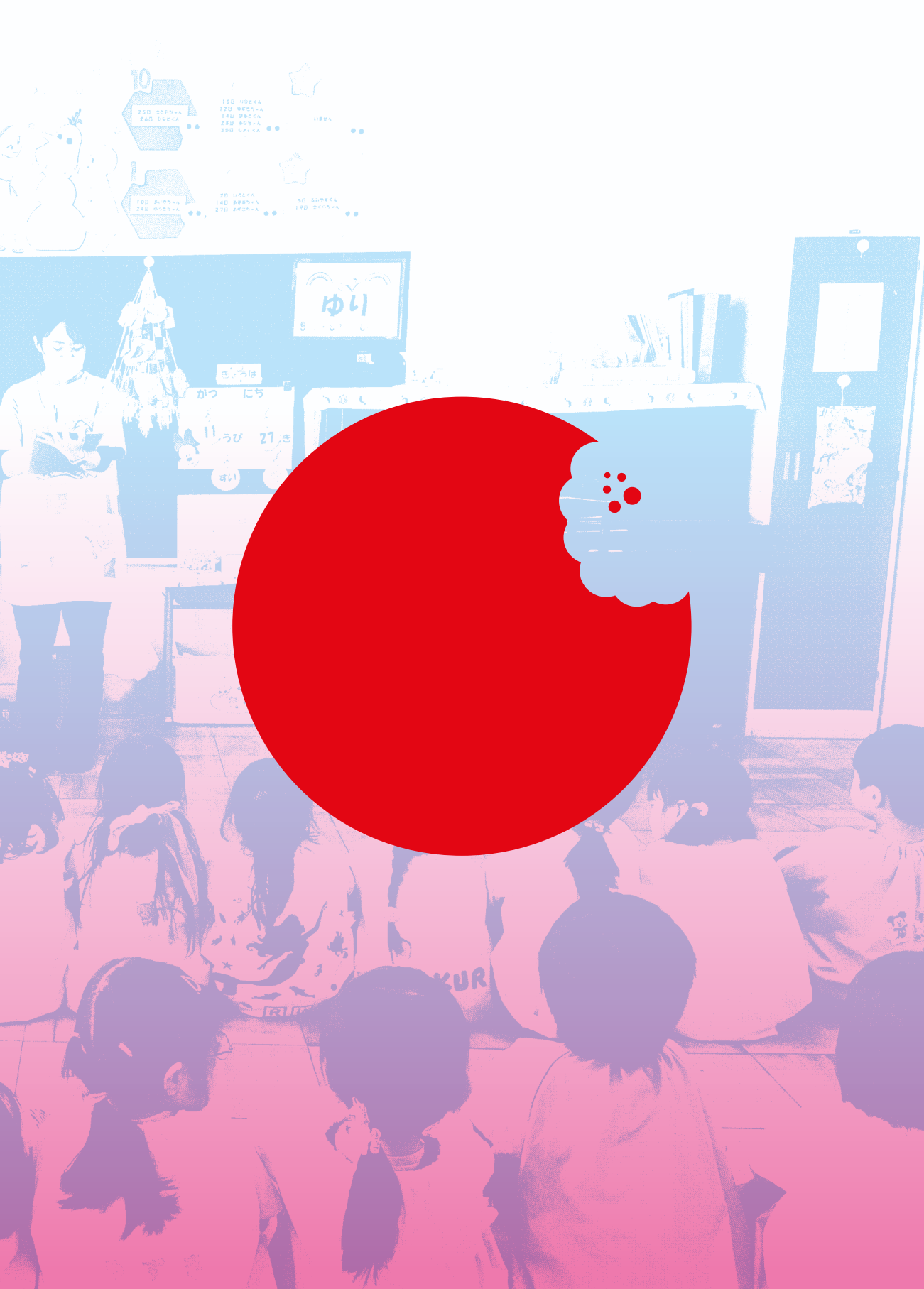
Après être passés aux toilettes, s'être lavé les mains et les dents, le tout assis sur une chaise pendant l'organisation des lits, les enfants qui se changent généralement avant de manger, s'installent sur le lit où leur couverture personnelle a été préalablement déposée. Commence alors un autre temps qui compose la journée des enfants : la sieste.

**Les enfants y apprennent
et pratiquent une
forme d'organisation
nécessitant un contrôle
d'eux-mêmes ainsi qu'un
respect des autres.**

À la lecture de ce déroulement, on peut constater le rythme soutenu et la quantité importante de tâches à effectuer pour de jeunes enfants. Pour respecter les horaires, le temps du repas en garderie, au Japon, est minutieusement chronométré. La pause repas qui comprend la mise en place, la consommation des aliments et le rangement, tient en 40 minutes.

Bien que certains enfants mettent plus de temps à s'installer ou d'autres à manger, à la fin du repas tous les plats sont vides. La plupart des enfants connaissent l'organisation de ce temps, s'y plie en respectant ce qui lui est demandé dans le temps imparti. Calme, sans gaspillage, en grande partie en autonomie et sur un temps assez court, le moment du repas, même s'il s'apparente à une organisation quasi militaire, n'en reste pas moins un moment vécu comme joyeux et chaleureux. Les enfants se racontent des blagues et échangent autour de ce qu'ils aiment.

Ce temps du repas, moment clé de leur journée, est donc bien plus qu'une pause pour se restaurer. Les enfants y apprennent et pratiquent une forme d'organisation nécessitant un contrôle d'eux-mêmes ainsi qu'un respect des autres. Ainsi, malgré leur jeune âge, ils doivent patienter sur leur chaise calmement puis se mettre à la file indienne pour récupérer leur nourriture. Les enfants ne salissent que très peu l'endroit où ils déjeunent : ils savent qu'il s'agit de leur classe et que les tâches, tel que le nettoyage, peuvent être de leur responsabilité les jours suivants. Ce temps et cet espace sont collectifs et permettent l'application de l'autonomisation. 🐼



10
230 YODKA
230 TOPYKA
240 DUCKA
100 HODKA
120 WEDKA
140 DABKA
240 KOPYKA
200 SAUKA
100 KOPYKA
240 WODKA
200 AKONKA
50 SHPEKA
120 DCHKA

ゆり

11月27日
11月27日
11月27日



Une décennie du regard d'un éducateur

Quatre textes de Bernard Brasseur

Janvier 2015

Bernard Brasseur
Sous-directeur pédagogique
IMP La Providence Étalle

Quel est le message ?

La vie, à ce que l'on dit, est une traversée d'un fleuve qui est loin d'être tranquille. Les premiers mouvements sont donc de pouvoir anticiper, les risques au mieux, entre le courant, les remous, les bancs de sable, les déchets charriés... C'est ce qu'on appelle l'adaptabilité au milieu. Il y a une part de chance, une part d'apprentissage, une part de capacité à retenir de l'expérience qui vont déterminer nos choix, nos initiatives ou au contraire nos dérives, nos blocages face aux aléas, à la nouveauté, à l'imprévisibilité.

Cette adaptabilité commence dès notre naissance et perdure toute notre vie. Adaptabilité liée d'abord à notre dépendance : petit, à l'affection, à la sollicitude et aux stimulations plus ou moins marquées de nos parents, plus grand, aux attentes des autres et à notre motivation à nous insérer dans une société qui nécessairement a une culture dominante.

L'équilibre sur la barque est précaire, surtout si on n'a pas reçu ce capital de départ qui nous met en confiance, qui nous fait croire en nous-même, qui nous donne les bonnes rames pour nous diriger au mieux et avancer. Car hélas, certaines personnes n'ont pas eu dans leur petite enfance les atouts que la plupart d'entre nous ont eu la chance de recevoir : négligence, maltraitance, voire indifférence des parents amènent à créer des mécanismes de survie pour tenter d'exister, d'en « valoir la peine » aux yeux des personnes censées s'occuper d'elles. Ces mécanismes se rigidifient, s'ancrent comme les seules solutions possibles, et empêchent une nouvelle adaptabilité à un milieu différent, même si celui-ci est beaucoup plus bienveillant. Il est donc très difficile de changer ses façons de faire et de penser et d'utiliser de nouvelles rames de la bonne manière sans guide, sans aide, sans étayage.

L'équilibre de la barque va alors dépendre de la manière dont d'autres barques vont venir l'aborder et la « border » afin de lui permettre au final de tout doucement d'avancer. L'aborder devrait se faire sans jugement de la personne et de son histoire, dans le respect de ce qu'elle est maintenant, dans ce qu'elle est capable de donner d'elle-même pour le moment plutôt que dans ce qu'elle est capable de donner dans ses possibles. Car il faut avant tout la border bord à bord, sans heurts, sans intrusion,

pour qu'elle se sente en sécurité, se sente en confiance avec un nouvel entourage, et qu'elle puisse créer de nouveaux liens, qu'elle se sente capable, ... avant de créer avec elle de nouveaux projets. Cela demande du temps, de la persévérance, de la compréhension. Et cela est bien nécessaire, car le courant dominant dans notre société marque principalement une culture de la performance qui va mettre en exergue cette aptitude d'adaptabilité comme terreau à la « réussite » : être le meilleur, le plus fort, et avoir le plus, le mieux, ... à tout prix. Ce courant de l'individualité et de la compétitivité, c'est lui qui nous traverse principalement. Il donne l'illusion, si on s'y conforme de maîtriser ce que nous faisons en cherchant à être reconnu comme le plus intelligent, le plus riche, et finalement à être dans l'adaptation du toujours plus (en faire plus, en avoir plus, ...) ainsi que du consommable, du jetable.

Y a-t-il vraiment une place pour des personnes fragilisées dans une société qui crée dans la foulée de plus en plus de « laisser pour compte » ? Le mépris de plus en plus affiché ouvertement par certaines politiques envers les plus faibles et les plus démunis montre bien une indifférence à la souffrance de l'autre. Les vents d'ouest soufflent une société égocentrée, presque psychopathe à force de regarder uniquement son nombril. Qui sont les prochains sur la liste des « inutiles » à sacrifier sur l'autel de la rentabilité ? Heureusement, quelques soubresauts d'empathie montrent qu'il y a encore de l'espoir, des initiatives citoyennes prennent le contre-pied de ce marasme humanitaire.

« L'avenir n'est pas ce qui va nous arriver, mais ce que nous allons faire » nous dit Henri Bergson.

Toutes ces personnes de plus en plus nombreuses qui nous ameutent, qui nous réveillent nous disent qu'il est temps, et peut-être de façon de plus en plus urgente de faire des choix, pas seulement pour nous-même, mais pour donner du sens à « être » dans cette humanité qui veut encore faire « société » en reprenant des valeurs de solidarité, de partage, d'équité, de convivialité...

Sommes-nous alors uniquement les témoins passifs, ou voulons nous être, comme le suggère Pascale Seys (l'ange de l'histoire) au moins les messagers de l'histoire, avec la question fondamentale : quel est le contenu du message ? Nous, rameurs invétérés de l'aide et de l'accompagnement à la souffrance de l'autre avons à partager un message d'humanité à cette société inassouvie, ne sachant plus se remplir que d'argent ou de matériel, toujours insatisfaite... la correspondance est tellement flagrante avec les personnes dont nous nous occupons que nous pouvons évoquer les mêmes pistes pour sortir de l'impasse :

- Donner du sens à ce que l'on fait : ne pas être que dans le paraître, l'avoir ou la représentation pour exister aux yeux des autres, être quelqu'un dans des valeurs positives à défendre, dans des positionnements, dans l'agir au mieux-être de moi-même mais surtout de mon environnement, et donc de « l'autre », être conscient de certains enjeux (géopolitiques, sociétaux, climatiques...) en s'informant nécessairement à plusieurs sources et en pouvant y réagir avec mes moyens.

Nous, rameurs invétérés de l'aide et de l'accompagnement à la souffrance de l'autre avons à partager un message d'humanité à cette société inassouvie [...]

**Apprendre
à relativiser,
prendre du
recul, sortir
de l'urgence,
ré-apprendre
à se poser,
à réfléchir
avant d'agir,
ne pas aller
dans les
solutions
toutes faites**

• Accepter la différence : le handicap, la maladie, les personnes qui n'ont pas la chance de trouver du travail, les « étrangers », ... sont la cible des invectives de certains politiques qui les rendent responsables de tout ce qui ne va pas. Cependant, la vulnérabilité n'est pas l'apanage que des soi-disant « tires-au-flanc » et autres profiteurs de système, elle pend au nez de chacun de nous : la maladie physique ou psychique, l'accident qui amène le handicap, la perte d'emploi, l'immigration pour cause de guerre ou autres... ne sont pas que des réalités justes bonnes à être vécues par les « autres » . Sortir de la démagogie et des jugements de valeurs faciles nous amènent à mieux comprendre l'autre, et à en avoir un regard moins caustique et j'espère plus bienveillant.

• Tisser du lien : c'est sans doute la recette qui crée les meilleures conditions d'un certain bonheur. Avoir un réseau familial, amical sur lequel on peut compter, avec lequel nous avons envie de partager plein d'évènements joyeux ou tristes, de la complicité, des personnes qui vont pimenter notre vie, qui se préoccupent de nous comme nous nous préoccupons d'elles, sans autres projections que d'être bien ensemble.

• Créer des endroits et des moments conviviaux : des endroits de rencontres, pour partager les mêmes passions, envies, imaginaires, des valeurs ou des objectifs communs, ou pour créer ensemble quelque chose qui nous transcende. Associations et clubs divers... permettent ces rencontres si nécessaires à notre équilibre.

• Donner à chacun une place : tout le monde a le droit à avoir « sa place » au milieu des autres, son utilité dans la mesure de ses motivations et de ses capacités. Personne ne devrait se sentir mis à l'écart, tout le monde peut amener, à sa manière, sa pierre à l'édifice, plutôt que de subir le regard jugeant et débilitant de ceux qui savent, parce qu'ils ont soi-disant l'intelligence, l'argent, le pouvoir, ...

• Apprendre à relativiser, prendre du recul, sortir de l'urgence, ré-apprendre à se poser, à réfléchir avant d'agir, ne pas aller dans les solutions toutes faites, trouver des alternatives, et ré-apprendre à se déposer, sur des personnes des temps, des lieux rassurants, permettant de se ressourcer, de sortir de l'entrain souvent infernal du quotidien et enfin, amener ce grain de folie qui nous fait vivre des moments privilégiés, hors du temps.

Au-delà du message, les veilleurs éveillés nous invitent à prôner la tolérance, et à ne pas vouloir être parfait ou de l'exiger des autres, au contraire. Nous ne sommes pas des robots, et nos sentiments, nos fêlures font autant notre richesse que nos « performances » . Notre force vient de l'assemblage de nos différences, non pas dans la compétition, mais dans la résilience portée par chacun de nous à donner un outil, une écoute, une autre voie (voix), une chance, et surtout une main tendue qui permet à l'autre de se réaliser. 🐼

Août 2024

Vulnérable

Je suis une personne vulnérable. On peut m'attaquer facilement, car j'ai des points de fragilité, souvent bien visibles. On me prend pour une personne faible, qui ne se bat pas, qui en fait trop pour qu'on la remarque, ou au contraire, qui s'efface tellement qu'on ne la remarque qu'à peine.

La vulnérabilité n'est ni une tare, ni un manque de volonté de la personne. Elle est plutôt une conséquence d'une trahison de la vie : trahison d'une personne aimée, d'un parent, d'un conjoint, d'un ami, d'une famille, d'une histoire de vie difficile, trahison des limites mentales ou physiques imposées par son propre corps (handicap, maladie, vieillesse, hypersensibilité, éponge émotionnelle...)... Par malchance, elle s'inscrit dans une culture de la compétition omniprésente qui exclut, qui préconise l'égoïsme plutôt que le partage et la collaboration, le cartésien plutôt que l'altruisme. Être vulnérable devient alors une tare, une faiblesse qu'il faut cacher.

Chacun a ses vulnérabilités plus ou moins grandes. Chacun a sa manière de les gérer, de vivre avec elles. Mais sans l'autre, sans son écoute et son regard, comment passer outre, comment se construire autrement ? Est-ce que tu m'écoutes ? La question n'est pas anodine, surtout chez des personnes en fragilité. La plupart du temps, on entend la suggestion, la demande, le récit des épisodes de vie... sans en prendre la juste mesure. Notre cerveau logique cherche déjà la solution, le contre-argument, avant même que la personne ait fini sa phrase. Les phrases assassines qui clôturent alors définitivement la conversation sont : « j'ai déjà connu cela », « moi, c'est pire », « prends sur toi, ce n'est pas si grave »... Les grands spécialistes du « je sais mieux » viendront aussi dire : « moi, j'y arrive, à prendre la juste mesure des choses, il faut prendre du recul »...

Ce raisonnement très clivant devient une prise de pouvoir sur la relation où est exclue la compréhension de l'autre dans son ressenti, parfois dans sa souffrance. Donc, sous des airs d'empathie, j'entends, mais je n'écoute pas. L'autre devient le reflet à ma mesure de ce qu'il devrait faire ou être. Mais qu'est-ce qu'il devient, où est-il vraiment dans tout cela ? « Regardez-moi, regardez-moi »... Cela semble être aussi la devise d'un nouveau monde qui se construit dans ce marasme du « paraître », à être mieux, ou du moins aussi bien que l'autre. J'existe, s'il vous plaît, j'existe, j'ai plein d'amis sur les réseaux sociaux qui me « likent ». Je déballe ma vie, mes lieux communs, mes rengaines à qui veut les voir, sans filtre, prêt à tout pour avoir un maximum de « followers ». « Regardez-moi, regardez-moi » j'ai les habits des meilleures marques, le portable dernier cri, la dernière montre connectée... Et pourquoi pas, si cela fait du bien à mon égo. Et pourquoi pas, si je me sens mieux considéré, valorisé. Sauf si plus rien d'autre n'a de la valeur, si je n'existe plus que comme une façade. La tentation est grande par facilité, par conformisme à un milieu ambiant de ne plus se « confronter » à l'autre et à son regard que par le biais des écrans, ou de n'attacher du prix qu'uniquement à son apparence. À force, on en devient finalement banal, anonyme parmi tant d'autres qui voudraient aussi être dans la lumière.

Le leurre de la façade ne fonctionne qu'un temps. « Regardez-moi autrement » nous dit ce jeune par tous les pores de sa peau, par ses crises à répétition, par ses émotions explosives. « Regardez-moi autrement » nous dit la fillette prostrée dans son coin, qui évite le regard, le contact, le sourire. « Regardez-moi autrement » nous dit le gamin trop poli, trop conforme, qui ne laisse rien transpirer de ce qu'il ressent vraiment. « Regardez-moi autrement » nous dit cette maman en perte de repères, à élever seule son enfant qui dépasse constamment les limites. On le voit, dans nos vulnérabilités, tout le monde n'a pas de façon égale un capital affectif, de sécurité, et surtout d'estime de soi pour tenir le coup, pour garder la tête hors de l'eau, pour exister sans dépendre du regard de ces autres qui comptent sans compter, qui admirent en jalouant, qui ne donnent pas une « vraie » place, qui portent plutôt en eux l'indifférence même parfois s'ils se prénomment « famille », « parents », « amis »...

Quel choix reste-t-il alors, quand le château de cartes s'effondre, qu'il n'y a personne avec qui se constituer, se construire, personne également à qui se confier, quel choix reste-t-il, si ce n'est celui de l'immédiateté, d'instaurer des relations « utilitaires » où l'autre n'est plus qu'un objet, un outil pour arriver à ses fins, du consommable, et d'avoir l'impression de pouvoir se combler de tout et de n'importe quoi, même si rien ne remplit, qu'il en faut toujours plus... Quel choix reste-t-il si ce n'est de continuer à vouloir attirer l'attention sur soi, peu importe comment, pour avoir encore l'impression d'exister ? Ce « écoutez-moi », ce « regardez-moi », deviennent alors une bouteille à la mer, un cri, un appel. C'est le cri de cette solitude affective, de ce manque de rencontres vraies, de chaleurs, d'amitiés. Compter pour quelqu'un, être important à ses yeux, mais vraiment ! Pas dans les promesses qui ne tiennent pas, dans les paroles bateau dites machinalement, dans les fausses excuses pour éviter de s'impliquer.

« J'existe, s'il vous plaît, j'existe, j'ai plein d'amis sur les réseaux sociaux qui me « likent ». Je déballe ma vie, mes lieux communs, mes rengaines à qui veut les voir, sans filtre, prêt à tout pour avoir un maximum de « followers ». »

Qui peut tenir ce rôle, pour tenir ce cap, si ce n'est un tuteur, cette personne « vraie » qui amène la fiabilité, la cohérence, la bienveillance, l'affectif, le dialogue, mais aussi les limites, et qui ne se cache pas derrière ce masque de la juste distance, celle qui marque justement la distance, mais la bonne distance, celle qui parle « vrai », qui ne triche pas, celle qui correspond le mieux à cette personne-là à ce moment-là, et qui sort enfin de l'indifférence pour porter la différence. Car c'est le regard de l'indifférence qui éteint la flamme dans le cœur des personnes. Un regard indifférent qui, pour beaucoup, se met en place pour se préserver, pour ne pas être touché par l'autre, ne pas mettre en danger son petit monde serein. Surtout, ne pas prendre le risque, le risque de montrer sa vulnérabilité, de se laisser émouvoir, de se laisser porter par un élan de confiance, car sinon, je vais me faire avoir, on va profiter de ma naïveté, on va me tromper, me manipuler, peut-être me faire souffrir...

Quoi de plus normal de se protéger, de se prémunir contre tout ce qui peut me blesser, me faire perdre l'équilibre, me déstabiliser. Et face à celui qui m'interpelle le plus, dans son paroxysme à vouloir « être », et qui vient me déranger, me bousculer, puis-je donner autre chose que ces craintes qui paralysent, puis-je proposer autre chose que mes visions stéréotypées et ma méfiance face à ses demandes affectives ou autres, afin qu'il se sente écouté, considéré, exister ? Comment finalement se laisser encore « toucher » Pour cela, il faut avoir gardé le goût de l'autre, ce goût qui s'ouvre au pari de l'aventure sans certitude, sans filet de sécurité. Ce goût qui correspond également à mon besoin d'être, de me fonder, de m'établir aussi comme personne qui compte, de me composer à la partition des autres.

Cela m'amène à oser la rencontre, à m'y impliquer, à sortir de ce déterminisme qui m'inculque la méfiance, à m'essayer à la confiance, dans les balises des expériences passées qui permettent de poser un cadre clair dans les attentes de chacun : ce que je peux offrir, dans un premier temps, ce que j'attends de cet autre. Ce qui peut évoluer, au fil de notre histoire commune, ce qu'il y aura lieu de remettre au point. Un pas, puis un autre, la marche viendra après. La confiance ne se donne pas, elle se construit. Dans l'apprentissage de l'un vers l'autre, il faut mettre des étapes, il faut du temps, de la patience. Il faut accepter les pas de côtés parfois, l'essai-erreur est permis, si c'est pour mieux recommencer autrement, si la volonté de mieux-faire est établie. Les pas en arrière, parfois aussi, dans la nécessité de se recentrer, de revenir dans un espace plus rassurant, connu.

Et dans mon regard bienveillant à l'autre, sortir de l'urgence à répondre aux demandes et sollicitations immédiatement, et surtout de l'urgence à répondre à toutes les demandes, même si du premier abord, elles me semblent légitimes. Sentir alors les demandes excessives qui doivent être canalisées dans des possibles et des impossibles, dans un acceptable où chacun s'y retrouve.

Quoi de mieux que de partager un plaisir de bien-vivre ensemble, un quotidien rassurant émaillé de petites et parfois de grandes surprises, et rythmé par des petits rituels conviviaux : le repas tous ensemble, des activités qui impliquent tout le monde, des balises claires pour chacun. Ce sont les petits gestes et les petites attentions au jour le jour avec une réelle écoute, et un réel regard, qui amènent l'autre à sortir de sa précarité relationnelle et affective en lui permettant de discerner le mieux en lui, de retrouver une sensibilité positive aux événements qui le traversent, de retrouver de l'authenticité dans sa relation aux autres. 🐼



Novembre 2024

Est-ce que ce monde est sérieux ?

C'est la question que se pose le taureau dans l'arène, dans la chanson de Francis Cabrel, quand il voit qu'il n'y a pas d'issues. C'est une question que nous nous posons régulièrement aussi, en constatant le parcours catastrophique de certains jeunes qui atterrissent chez nous. Entre la révolte et l'impuissance, nous voulons nous inscrire dans le pari de devenir alors comme un havre où ces jeunes peuvent enfin se poser en sécurité.

Mais sérieusement ! Que diable allons-nous faire dans cette galère ? Sommes-nous un brin masochistes pour vouloir travailler dans un secteur qui n'intéresse personne, qui a peu de moyens, et qui nous fait rencontrer la détresse humaine, la violence, la souffrance ? Pour quelle raison est-ce que nous continuons à nous engager et à perdurer dans cette profession s'il n'y a pas, par ailleurs des enjeux personnels qui nous portent ? Mais quels enjeux ? On pourrait en nommer quelques-uns : besoin de reconnaissance, de réparation, sentiment d'utilité, besoin de donner un sens à son existence, besoin d'intensité dans les contacts humains...

De là à dire que l'on y prend son pied, il n'y a qu'un pas, que nous franchissons de temps en temps en nous disant : finalement, j'y trouve quand même mon compte ! Pourtant, il est vrai qu'il y a beaucoup de choses cassées, dans les crashes successifs qui ont amené ces jeunes jusqu'à nous. Et nous constatons au jour le jour qu'il va être difficile de recoller tous les morceaux, que beaucoup de choses sont trop détériorées. Il nous faut donc partir du constat que ces petits humains abîmés vont le rester pour une part, toute leur vie. Vision pessimiste, décourageante, qui vient percuter de plein fouet notre motivation à les accompagner au mieux : « est-ce que cela en vaut vraiment la peine ? »

Heureusement, il reste aussi cette autre part, celle de l'ange, indicible, qu'on arrive pas au début à rationaliser, qui émerge simplement de la rencontre entre notre sensibilité et celle de cet autre, qui se ressent, entre notre investissement authentique et fort, et son incertitude quant à son sentiment sur sa propre valeur, rencontre qui crée tout doucement un lien interpersonnel de confiance. Tout doucement, car cette part de l'ange a ce côté aérien, volatile, qui a besoin à la fois d'être contenu pour ne pas se disperser, et qui à la fois demande beaucoup de prudence et de réflexion afin de l'aborder, sans brusquer les choses, et sans vouloir anticiper sur des résultats tangibles. Et de fait, il ne faut pas nous mettre en tête de changer la personne pour qu'elle corresponde à ce que nous voudrions qu'elle soit, mais bien induire chez elle ce changement en lui offrant d'autres perspectives, de nouvelles expériences bénéfiques, de la sécurité et de la bienveillance. Et tout cela, en tenant compte des bagages, encore bien lourds à porter, qu'elle traîne derrière elle.

Combiner ce sentiment d'être légitime dans notre accompagnement avec cette part qui est celle d'un ange, amène une énergie positive, bienveillante, et nous invite à éviter la morosité, à ne pas rester bloquer sur tout ce qui ne va pas, et bien d'accompagner le jeune dans une vision optimiste où il en résulte nécessairement quelque chose, pour l'un et pour l'autre, ne fût-ce que le plaisir de partager ensemble un bout de chemin

En résumant le métier d'éducateur, Jean Cartry (dans la revue « Le lien social ») retient 4 maître-mots : l'engagement, la responsabilité, la vie quotidienne, et l'équipe. Il manque donc un autre mot essentiel qui enrobe les quatre autres. C'est le mot plaisir.

S'engager dans les métiers de l'humain présuppose une réelle préoccupation de l'autre. En avoir une vision dépressive persistante et s'enfermer dans la plainte ne change donc en rien la situation. Même s'il est vrai que l'engagement ne prédéfinit pas que l'aide ou l'accompagnement apporté va solutionner toutes les difficultés rencontrées, la mise en perspective de celles-ci, parfois rien qu'en permettant leurs expressions, peut faire apparaître de nouvelles clés, des pistes peuvent être évoquées, la mobilisation de certaines ressources peut être activée. Partager la vie quotidienne, c'est aussi s'engager personnellement. Et si nous ne le faisons pas en y trouvant aussi notre part de satisfaction, nous ne ferons qu'appliquer des procédures, des consignes, sans réel échange avec la personne que nous accompagnons. Il ne peut y avoir de véritables rencontres que si nous nous y impliquons au même titre que l'autre, que nous avons l'envie du partage, et donc aussi du plaisir partagé.

Qui a dit que la bonne humeur était contagieuse ? Qui a dit qu'en toute chose ou situation, il y a du bon à en tirer ? La légèreté, la spontanéité sont des appels d'air efficaces qui viennent compenser le besoin de cadre parfois lourd à porter ou à vivre. Amenons un peu de notre folie dans ce quotidien bien structuré, pour vivre des moments extraordinaires, hors normes, qui vont marquer les cœurs et les esprits. Prenons-le comme un besoin vital, comme celui de respirer, pour les jeunes que nous accompagnions, mais aussi pour nous-même. Et dans tous les cas, et surtout dans les cas les plus difficiles, donnons-nous aussi l'obligation d'en voir des traits positifs, et ainsi ne pas « cataloguer » la personne à l'évènement, à la crise, au comportement, ... Notre responsabilité est alors de chercher ensemble des ouvertures, plutôt que de se bloquer devant des murs. Je pense que pour cela, il faut y croire nous-même, se mettre en mouvement, même si au départ cela nous semble dérisoire ou perdu d'avance. Il y a obligation d'un minimum d'optimisme pour sortir des ornières, même si la boue est persistante.

S'il y a encore parfois un clown triste qui traîne dans la tête, gommons-le par un sourire, un geste complice, une main tendue, un encouragement, une blague, un petit pas de danse, un poisson d'avril, même si on est en décembre, un saut dans les flaques, ou toutes autres joyeusetés que notre esprit délirant nous suggérera. Je vous le dis : il en va de notre santé mentale d'être un minimum fous. 🐞

**il ne faut pas nous mettre en tête
de changer la personne pour qu'elle
corresponde à ce que nous voudrions
qu'elle soit, mais bien induire chez elle
ce changement en lui offrant d'autres
perspectives, de nouvelles expériences
bénéfiques, de la sécurité
et de la bienveillance.**

Août 2025

Émilie jolie

La petite Émilie était remontée dans son unité de vie avec Anna, l'éducatrice, les yeux secs, sans un mot. Elle avait été directement dans sa chambre. C'était attendu, du moins par les adultes : une fois de plus, sa maman avait fait faux-bond, n'était pas venue au rendez-vous. L'assistante sociale avait prévenu le SPJ de la nouvelle défection de la maman, avec ce sentiment d'impuissance, et de constater que, malgré les efforts de tous, rien ne changeait.

Mathieu, le chef-éducateur était resté en plus de l'équipe prévue, car tous s'attendaient à la tempête après l'apparente accalmie. Tous étaient révoltés par la situation, maudissant intérieurement cette mère, mais surtout sans le dire à la gamine aux risques de s'attirer les foudres de celle-ci : car la maman, idéalisée par Émilie faute d'être présente physiquement, ne pouvait donc être responsable de rien. C'était la faute du SPJ, du juge, et en finalité des éducateurs et éducatrices si elle n'avait, une fois de plus, pas pu venir.

C'était la première phase du scénario, sans doute pour tenter d'occulter la souffrance et la déception sous-jacente. Et de fait, la petite trouva sa cible désignée dans la personne du chef-éducateur qui essuya toutes les vindictives en tentant de la calmer. Voyant que cela ne suffirait pas, Mathieu parvint à la maintenir dans ses bras, laissant alors éclater la colère de la petite qui rua de toutes ses forces pour sortir de l'étreinte. Finalement, l'enfant finit par craquer et se mit à sangloter. « C'est pas juste » dit-elle.

C'est vrai que c'est injuste renforça Mathieu. Il n'avait pas besoin de surenchérir. Ils s'étaient compris tous les deux. Dans son for intérieur, Mathieu pensa que décidément, c'était encore une enfant dont la bonne fée avait oublié de se pencher sur son berceau à sa naissance. « Surtout ne pas s'apitoyer ! » dit une petite voix dans sa tête. « Mais comprendre sa souffrance, oui ». Il avait retenu de ses lectures du philosophe Comte Sponville qu'il ne fallait pas pleurer avec les personnes en souffrance, mais bien de les attirer un maximum vers la vie...

Mathieu pensa à Gérard, avec son atelier d'expression musicale, et à Cathy et son atelier d'art graphique. Cela pouvait aider Émilie, mais cela ne suffirait pas. La psychologue avait aussi proposé ses services, mais sans grande conviction, Émilie restant toujours très « en surface » lors des rencontres avec elle.

Il la garda quelque temps dans ses bras en la berçant doucement. Il se mit à fredonner « Emilie jolie », la chanson du conte musical. C'était un pari risqué, car il ne l'avait jamais utilisé dans un contexte de crise. C'était le moment complice qu'il avait développé avec elle, et qu'il utilisait de temps en temps avec humour quand l'opportunité se présentait. Emilie faisait alors semblant d'être outrée en entendant la chanson en disant : « arrête avec ça ! » mais un large sourire illuminait toujours son visage. Mathieu, en vieux briscard de la relation éducative, avait ainsi développé avec chaque enfant dont il s'occupait un moment complice bien spécifique, allant du petit surnom, du jeu de main pour se saluer au clin d'oeil entendu, ... Le pari cette fois-ci fut payant, car il sentit Emilie se détendre complètement dans ses bras. « Tu veux un verre d'eau » proposa alors Mathieu. Elle acquiesça tout en essuyant ses larmes avec ses mains.

Mathieu savait que dans les jours qui allaient suivre, ce serait compliqué. Les demandes constantes d'attention, d'exclusivité, ainsi que les demandes pour avoir toujours quelque chose de plus, déjà bien installées chez la gamine en temps normal, allaient exploser de façon exacerbée.

La logique de compensation (vous me devez, car je n'ai rien reçu) était bien ancrée chez elle. Et ne pas entrer dans son jeu équivalait à se faire massacrer, surtout dans les moments difficiles (heureusement la plupart du temps verbalement). L'équipe éducative y était préparée, chacun savait minimiser les excès mais surtout tenait le cap coûte que coûte sur les règles et les rituels, malgré les coups de butoirs répétés. Tenir était la meilleure façon de la rassurer, et lui offrir le minimum d'attention permettait de la faire exister au-delà de ses symptômes envahissants. Pour être complet, il fallait aussi anticiper au maximum avec elle tous les changements pour

Émilie faisait alors semblant d'être outrée en entendant la chanson en disant : « arrête avec ça ! » mais un large sourire illuminait toujours son visage.

apaiser quelque peu ses angoisses d'abandon. Le problème, c'est que cela prenait parfois énormément de temps avant qu'elle ne s'apaise. Surtout qu'il y avait les autres enfants, qui méritaient aussi l'attention de l'équipe.

Dans la charte de l'unité de vie, co-écrite avec l'équipe éducative et les jeunes apparaissait, à côté des valeurs de respect de soi et des autres, ce que l'équipe éducative avait nommé « l'engagement réciproque », avec, d'un côté toute une série de droits que les enfants pouvaient revendiquer, mais également toute une série de devoirs dans ce qui était attendu d'eux dans leurs relations avec eux-même, avec les autres, et dans les attendus pour vivre en société. Ce fondement commun, affiché aux yeux de tous, servait de socle de référence pour tous les événements de la vie quotidienne.

**Heureusement,
les éducateurs et
éducatrices de
l'équipe étaient
expérimentés, formés
à regarder au-delà
des symptômes
comportementaux liés
à l'abandonnisme**

Et en bas de la charte, écrit en caractère gras, une phrase laconique :
« TU AS LE CHOIX DE DEVENIR... »

Dans les moments où les jeunes étaient accessibles au raisonnement, cela devenait un outil puissant pour remettre les pendules à l'heure. Mais c'était hélas rarement le cas pour Émilie, du moins en apparence. Ce n'est pas parce que c'est balayé d'un revers de main ou effacé d'un haussement d'épaule que ce n'est pas entendu » avait indiqué le responsable pédagogique. « Il faut toujours que la règle soit prononcée, quoi qu'il arrive » L'indifférence d'Émilie montrait juste l'énorme cuirasse qu'elle avait construite autour d'elle, dans un mécanisme de survie.

Heureusement, les éducateurs et éducatrices de l'équipe étaient expérimentés, formés à regarder au-delà des symptômes comportementaux liés à l'abandonnisme, et à chercher les petits moments de grâce où Émilie était dans un affectif vrai, qu'elle prêtait de l'attention et parfois de l'empathie aux autres, qu'elle ouvrait un peu sa cuirasse pour révéler la petite fille fragile. « Quand on trouve des braises, il faut souffler dessus » avait résumé le directeur lors d'une réunion. Et des braises, heureusement, il y en avait encore.

Cette histoire est fictive, mais chacun va sans doute y retrouver une part de lui-même ou d'événements qu'il a vécu. L'attitude éducative peut permettre à certains jeunes, bien abîmés par la vie, de trouver au minimum un espace un peu plus serein, et au mieux de retrouver confiance en eux et surtout en l'adulte. Ce sont les prémices de la création d'un lien, qui va créer un espace commun où chacun va pouvoir vivre des expériences positives et de s'épanouir un peu plus. 🍀



« L'avenir
n'est pas
ce qui va
nous arriver,
mais ce que
nous allons
faire »

Henri Bergson

La semaine des droits de l'enfant

Chaque année, la semaine des droits de l'enfant Enfance Majuscule se tient au sein de l'Hôtel de ville de Boulogne-Billancourt, accueillant plusieurs centaines d'enfants venus s'informer, visiter et participer aux activités proposées par l'association. Autour du 20 novembre, journée internationale des droits de l'enfant, cet événement permet la rencontre, toujours d'une grande richesse, entre Enfance Majuscule et les enfants des centres de loisirs de la ville au cours de deux mercredis.

Divers ateliers sont proposés par Enfance Majuscule tel qu'un coin lecture, permettant d'analyser avec les enfants des sujets sensibles auxquels ils peuvent être confrontés (violences sexuelles, discriminations...). Également, un jeu de l'oie portant sur des questions autour de leurs droits, un jeu de questions réponses permettant de mettre l'accent sur la notion de secret et une chanson écrite par Enfance Majuscule.

Ces ateliers permettent d'aborder avec eux de nombreux sujets de discussions dans un but d'information et de prévention,

en adaptant les échanges en fonction de leur âge (de 3 à 10 ans), tous en pleine découverte du monde qui les entoure, ainsi que de ses dangers.

Permettre à ces centaines d'enfants de repartir avec de nombreux outils d'information, et surtout de protection en cas de danger, représente pour l'ensemble des bénévoles animant ces deux journées un temps exceptionnel qui donne sens à leur engagement.

Aimer et protéger les enfants d'aujourd'hui, c'est favoriser l'équilibre et l'épanouissement des adultes de demain.



Un jeu de l'oie signé Enfance Majuscule

S'adressant aux enfants de 6 à 12 ans, ce jeu de l'oie des droits de l'enfant a pour vocation de sensibiliser, dès le plus jeune âge, à ces thématiques essentielles que sont : le harcèlement, le droit à la différence, le respect d'autrui, la maltraitance...

Autant de sujets qu'Enfance Majuscule a souhaité aborder, afin que les enfants puissent s'emparer de leurs droits... en s'amusant, bien évidemment !

Au travers du jeu, Enfance Majuscule souhaite permettre aux enfants de vivre dans la sécurité affective, sociale, et scolaire en leur donnant des éléments de réflexion sur leur bien-être, le respect de soi et celui des autres.

Renforcer leurs compétences, les équiper de ressources personnelles face à des situations déstabilisantes, tel est l'objectif et Enfance Majuscule sera heureuse d'avoir pu y contribuer !

Avec le soutien de deux partenaires de l'association, Alkor/Majuscule et Limoges-CSP, une large diffusion de ce jeu est prévue et devrait avoir lieu dès le début d'année 2026.



Les primés de l'édition 2025



CATÉGORIE JEUNESSE

Mention attribuée à

TU DIS, TU STOPPES !

Auteurs/Réalisateurs : Franck Salomé,

Nicolas Sedel, Fernando Worcel

Production : 2 MINUTES

Diffusion : Canal +, Disney France,
France Télévisions, M6, Gulli, TF1, TFX
et BayaM

Ce programme jeunesse, par son humour et son discours inclusif, a particulièrement touché le jury qui a souhaité lui décerner une mention. Par l'intermédiaire d'un jeu de société qui par la répétition a une valeur pédagogique, il met en scène des situations concrètes, sur le thème des violences. Sa diffusion, sur de nombreuses chaînes, témoigne de leur engagement sur ces sujets.

Les documents proposés étaient de grande qualité, à la hauteur des attentes de ce prix si exigeant en matière de protection de l'enfance. Grâce aux images, ces programmes dénoncent le déni de droits dont sont victimes un grand nombre d'enfants, et soulignent les combats à mener pour les années à venir.



CATÉGORIE DOCUMENTAIRE TOURNÉ EN FRANCE

Prix attribué à

LINDSAY, LA MÉCANIQUE DU HARCÈLEMENT

Auteur/Réalisateur : Félix Seger

Production : Babel Doc – Together Media,
avec la participation de France Télévisions

Diffusion : France 2

À travers l'histoire de Lindsay, adolescente victime d'un harcèlement si violent qu'il l'a poussée au suicide, ce documentaire expose l'insupportable mécanisme de ce phénomène, et l'indigence des réponses apportées. La cruauté évoquée par différentes victimes et dévoilée par un long travail d'enquête, laisse un sentiment d'impuissance et d'injustice. Le harcèlement peut se perpétuer via les réseaux sociaux de façon abominable au-delà de la mort, laissant anéanties les familles déjà endeuillées. Un documentaire bouleversant, salué par le jury qui lui a décerné un prix à l'unanimité.



Mention ex aequo attribuée à
AU CŒUR DU COLLÈGE

Auteur/Réalisateur : Stéphane Gillot
Production : Andrea Palis/ITV studios
France
Diffusion : M6

Cette série documentaire dépeint le portrait de ces nombreux collégiens aux parcours de vie emplis d'espoirs, d'enjeux et parfois de souffrances, au sein d'un collège Réseau d'Éducation Prioritaire (REP). En valorisant le droit à l'éducation et au respect, le corps enseignant de cet établissement accompagne ces jeunes en quête d'un avenir. À travers les diverses problématiques abordées, cet intéressant travail de terrain, filmé sur une année scolaire entière, a suscité l'intérêt du jury.

Mention ex aequo attribuée à
ENFANTS ENFERMÉS

Auteur-e-s/Réalisateur-trice-s :
Noémie Ninnin et Sélim Benzeghia
Production : Nova Production/France
Télévisions
Diffusion : France 3

En France, des milliers d'enfants et leurs familles sont aujourd'hui placés en centre de rétention avant d'être expulsés... Le récit de leur histoire met à nu la privation de liberté et l'inacceptable maltraitance institutionnelle, contraires au droit européen et à la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. Dénoncées factuellement, les conditions de vie dans ces zones de non-droit ont conduit à de nombreuses condamnations de la France par la CEDH. Ce reportage a particulièrement marqué les jurés.

Mention ex aequo attribuée à
**SCANDALES ET DÉFAILLANCE
DE L'ÉTAT : LES DOSSIERS
NOIRS DU HANDICAP**

Auteure/Réalisatrice : Esther Goldmann
Production : Productions Tony Comiti
Diffusion : M6

Aujourd'hui, en France, 30 000 enfants en situation de handicap et leurs familles sont laissés sans solution de prise en charge. Le travail d'investigation mené dans ce reportage diffusé à une heure de grande écoute, a permis de signaler de graves défaillances. Cette enquête journalistique, dont les révélations concrètes, chiffrées, documentées et incroyablement choquantes devraient contribuer à faire bouger les lignes administratives et éducatives. Il est ainsi démontré que le handicap est la première cause d'exclusion dans notre pays.



CATEGORIE DOCUMENTAIRE TOURNÉ A L'ETRANGER

Prix ex aequo attribué à **FUTURS CHAMPIONS, LE PRIX DE LA GLOIRE**

Auteur/Réalisateur : Pierre-Emmanuel
Luneau-Daurignac

Production : Cinétévé/Estelle Mauriac
et Fabienne Servan Schreiber

Diffusion : ARTE

Ce documentaire d'une grande efficacité nous expose la situation de jeunes sportifs, quel que soit leur domaine, lorsque leur niveau peut les conduire à devenir des champions. Victimes de multiples maux, blessures physiques et psychiques, de pathologies cachées, ils sont soumis à des méthodes d'entraînements brutales, censées conduire à l'obtention de médailles... La qualité des informations, des images et l'analyse des situations effectuées par des sportifs très au fait du contexte, indique la voie à suivre pour des changements indispensables au bien-être et à la protection de ces jeunes.

Prix ex aequo attribué à **PÉDOCRIMINELS, LA TRAQUE**

Auteure/Réalisatrice : Laëtitia Ohnona

Production : MEMENTO/ARTE G.E.I.E.

Diffusion : ARTE

Mené durant quatre ans, ce travail d'investigation titanesque autour de la pédocriminalité sous toutes ses formes rend compte de la gravité de la situation au niveau international. La multiplication des maltraitances infantiles, toujours plus effroyables, est d'une violence extrême. Ce documentaire démontre l'effort acharné des forces de l'ordre du monde entier, essayant de contrer les dérives du développement technologique qui frappe de manière atroce à travers l'internet et le darknet. De par son caractère hautement informatif, « Pédocriminels, la traque » est un véritable outil de protection de l'enfance. Salué par un prix à l'unanimité, il nous rappelle l'urgence d'une nécessaire mise en place de véritables actions en la matière, de la part de nos politiques.

Mention attribuée à **EMPRISE NUMÉRIQUE, 5 FEMMES CONTRE LES BIG 5**

Auteure/Réalisatrice : Elisa Jadot

Production : Babel Doc et Together
Media, avec la participation de France
Télévisions

Diffusion : France 5

En suivant le combat de cinq femmes dans différents pays, ce documentaire met en évidence un enjeu de santé publique : l'emprise numérique collective, qui met en péril la sécurité des plus jeunes, créant dépendance et mal-être. Le cynisme des « Big 5 », ces cinq géants du web, y est implacablement rapporté. Ce travail pointe leur immense responsabilité et le mépris des politiques mises en place, de toute évidence insuffisantes, pour la protection des enfants.

ENFANCE majuscule

Bienveillance et défense des droits de l'enfant

La défense des enfants est un combat quotidien. Cette revue est une mémoire d'un instant donné, la photographie d'un moment. Mais tous les jours l'actualité, les évolutions du droit, les études scientifiques alimentent les débats et nourrissent les réflexions. *Enfance Majuscule* en est un acteur. Tout au long de l'année qui va s'écouler vous pourrez nous retrouver sur notre site pour y lire nos articles et suivre les actualités que nous relayons. Vous pourrez aussi nous suivre sur les réseaux sociaux (Facebook et Instagram).

De nombreux projets souhaiteraient voir le jour : un jeu de l'oie des droits de l'enfant, la production de nouveaux petits livres pour enfants, ou encore la mise en place d'actions nationales de prévention.

Vous pouvez nous aider à les concrétiser.

Faites un don sur le site d'Enfance Majuscule, ou par chèque :

Enfance Majuscule
2 rue des longs prés
92100 Boulogne-Billancourt

www.enfance-majuscule.fr

[...]

J'ai dix ans

Je sais que c'est pas vrai mais j'ai dix ans

Laissez-moi rêver que j'ai dix ans

Ça fait bientôt quinze ans que j'ai dix ans

Ça paraît bizarre mais

Si tu m'crois pas hé

T'ar ta gueule à la récré

[...]

Laurent Voulzy, Alain Souchon